

F U T U

1



1

Un soir du printemps 2047, sur la toile, tu avais trouvé cette annonce : « En juin prochain, après cinq années de travaux, le périphérique parisien devient un parc d'attractions, un des plus vastes au monde : le World Palace. Vous aimez la culture ? Le divertissement ? Les gens ? Vous rêvez de devenir artiste ? Technicien ? Agent d'accueil ? Chargé de restauration ? Venez !

Le World Palace emploie tout le monde ! ».

Le lendemain matin tu avais répondu, sans enthousiasme, car depuis longtemps déjà tu ne croyais plus aux annonces d'emploi, et celle-ci semblait invraisemblable, plus que les autres, presque irréaliste, trop belle pour être vraie. Et puis on n'y parlait pas des salaires, c'est qu'ils devaient être misérables, sinon à quoi bon les taire ? Et toi, Marc Oxoco, tu étais comme les autres, sans espoir, sans illusion, pourtant l'annonce t'avait attiré : tu allais avoir trente ans et tu cherchais depuis si longtemps une place, c'était peut-être là qu'elle t'attendait.

Trois semaines plus tard, un vendredi soir, tu avais été convoqué par mail pour une audition le mardi suivant.

Durant toute la durée du chantier, l'accès au World Palace avait été interdit, pourtant, depuis certains ponts, il avait été possible de regarder les travaux avancer. Mais ce que l'on pouvait alors voir semblait presque toujours abstrait, un décor en mouvement dont les éléments épars ne permettaient pas de savoir ce qu'il adviendrait en réalité. Aussi, tu n'avais pas jugé utile de te rendre sur place, tu t'étais contenté de chercher des informations sur

la toile, en vain, le contenu du World Palace était le secret le mieux gardé du monde, et tu n'avais trouvé que ce que tu savais déjà depuis bien longtemps : la transformation du périphérique n'était pas un caprice, mais s'insérait dans un projet européen de grande ampleur, le NED, « New Energy Dream », projet par lequel, malgré la résistance des lobbys industriels et financiers, on visait l'abandon de l'automobile sur la totalité du continent.

Beaucoup s'étaient élevés contre le coût du World Palace, plusieurs centaines de millions d'euros pour l'Etat, avaient aussi réclamé à cor et à cris la création de logements sur la totalité du site. Mais pour le Président de la République d'alors, Mr. Flandron, la priorité était ailleurs, dans le développement de l'économie touristique : il n'était pas nécessaire de peupler encore une région qui comptait déjà plus de dix millions d'habitants, il fallait au contraire offrir du travail à ceux qui en manquaient.

Le sujet le plus sensible n'avait cependant pas été le périphérique en lui-même, sa nouvelle fonction, son aménagement, mais la circulation dans Paris et ses alentours. Chaque jour, en effet, le périphérique accueillait deux cent soixante quinze milles véhicules et, dans les premiers temps au moins, nombre de ces véhicules voudraient continuer à circuler, coûte que coûte, ils étaient ainsi faits, ils n'en démordraient pas. Il faudrait donc les dégoûter. Sur l'ensemble de l'Île de France, on avait ainsi rendu la circulation presque impossible. On avait bien sûr inventé des voies de contournements, mais si rares, si étroites que le flux avait été ralenti considérablement, au point de parfois se tarir. Les premières semaines, la situation avait été tendue. Le matin, le soir, on piétinait tant et si bien que, de plus en plus nombreux, les automobilistes avaient fini par laisser leur voiture sur place. Toutes les nuits, des camions surgissaient pour charger les véhicules abandonnés jusqu'à une casse construite à la hâte en Seine et Marne, au cœur de plantations de salades en déshérence. Cependant, dégoûter ne suffisait pas. Sur tout le territoire régional, le réseau des transports en commun avait donc été densifié pour qu'aucun logement, si isolé soit-il, ne se trouve désormais à plus de trois cents mètres d'un arrêt de bus, de train ou d'autre chose.

La dernière nuit avait eu lieu le 17 avril 2042. Cette nuit-là, le trafic avait été plus dense que jamais. Au même moment, venus de toute la région, et parfois de plus loin encore, des milliers d'êtres avaient eu la même idée, le même désir simple et flou : rendre un dernier hommage et profiter, profiter encore. A chaque instant, aux portes de Paris, de nouvelles cohortes avaient surgi, si bien qu'aux alentours de dix-neuf heures, le trafic était devenu trop dense pour qu'on puisse entrer. Immobiles, les automobilistes avaient alors attendu sur les places aux frontières de la ville et sur les Maréchaux. Ils écoutaient la radio, sortaient fumer, contemplaient la marée de tôle tout autour, à perte de vue, ou bien le ciel clair, ensoleillé de ce jeudi d'avril par dessus la ville. L'heure était grave, grave et douce. Partout des piétons apparaissaient, ils allaient seuls ou par grappes, marchaient le long de la bande d'arrêt d'urgence, slalomaient aussi entre les



véhicules. Eux non plus, ne faisaient aucun bruit : rien que leurs pas sur le bitume et, s'ils se parlaient parfois, c'était en chuchotant. Les automobilistes avaient fini par couper les moteurs, par éteindre les radios. Soudain, sur toute la surface du périphérique, le silence avait plané. Tout juste si l'on avait pu entendre, par éclats étouffés, la rumeur des villes alentour, une télé, un chien, une perceuse, n'importe quoi, c'était si loin, si faible qu'on ne savait pas. Saisis par le silence, à leur tour les piétons s'étaient figés. Comme si un dieu, une autorité supérieure avait intimé à chacun l'ordre de ne rien faire que de se tenir en vie.

Puis, moins d'une minute plus tard, à hauteur de la Porte d'Auteuil, une femme avait hurlé. C'était un mot jeté du fond de son propre naufrage, un mot rauque et long, je l'ai écouté plusieurs fois, je ne sais toujours pas le traduire. Ce n'était d'ailleurs peut-être pas un seul mot, mais plusieurs mots agglutinés les uns aux autres, toute une phrase, ou plusieurs phrases condensées, ou plusieurs couches de langues agglomérées. Le corps de cette femme semblait occupé par une foule d'autres corps, d'autres voix, mais aussi par des animaux fantastiques, comme si pour toute une foule ce corps avait été un abri et que soudain, toutes en même temps, ces voix avaient surgi par des trous ménagés dans la gorge, et qu'elles avaient crié toutes en même temps, dans des langues impossibles. Une débauche, un concentré de bruits buccaux surgis du fond des temps pour arracher un cœur et vous le jeter aux oreilles, ce cœur puant de du trop plein d'un peuple croupissant. Celle qui avait hurlé, personne ne l'avait vue. Même les plus proches de la source supposée, un vieux break Ford bleu ciel, ils ne l'avaient pas vue.

Alors de loin en loin, comme incité par ce hurlement, le trafic avait repris. Sur les bandes d'arrêt d'urgence, les piétons avaient continué leur marche. On leur avait expliqué les dangers encourus, on les avait menacés d'expulsion mais peine perdue, ils marcheraient encore, ils iraient jusqu'au bout, ils iraient jusqu'à l'aube. Les automobilistes, eux, n'étaient pas très nombreux et ils roulaient lentement. Beaucoup écoutaient de la musique sur leur autoradio. J'imagine qu'il s'agissait de musiques douces, planantes, intérieures. Parfois, des journalistes avaient tenté d'arrêter une voiture ou un piéton, de recueillir des impressions, mais nul ne leur avait répondu. Chacun était resté seul, concentré, silencieux, comme hypnotisé, comme porté flottant par un vent calme.

La procession avait duré toute la nuit.

Puis à l'aube, une par une, toujours lentement, les voitures avaient quitté l'enceinte.

2

Tu ne t'étais pas préparé à l'audition, tu ne te préparais jamais, tu ne savais pas comment t'y prendre. Durant ces quatre jours et ces quatre nuits qui avaient précédé ton entretien d'embauche, tu n'avais donc rien fait d'exceptionnel, sinon vérifié que ton complet de nylon noir, ta cravate à fleurs et tes souliers de cuir étaient toujours en bon état. Depuis plusieurs semaines tu n'avais pas eu l'occasion d'en faire usage. Tout était là, au fond de la penderie. Tu avais regardé, senti, tâté, tu en avais conclu qu'il était inutile de passer au pressing. Le reste du temps, tu avais vaqué aux tâches ordinaires. Dans ta studette au métro Télégraphe, depuis plusieurs années, tu composais des airs sur un petit synthétiseur des années 1990 acheté sur la toile. Comment cette machine avait pu survivre plus d'un demi-siècle, tu l'ignorais. Ces airs tu les chantais en anglais d'une voix nasale, habitée. Il t'arrivait de te produire dans des bars, des caves, des petites salles, des squats ou des appartements. Tu touchais alors de quoi vivre quelques jours, chichement, et, lorsqu'il t'arrivait de passer plusieurs semaines sans jouer, tu servais à boire le soir dans un petit café de la place Henri Krasucki. Mais tu voulais un travail, un vrai travail. Ce n'était pas une question d'argent : pour vivre, le peu que tu gagnais te suffisait. Il y avait autre chose. Il y avait cette solitude, chaque jour, qui avait fini par te peser et que tes chansons peinaient à peupler. Il y avait aussi ce corps d'asperge pâle, tu le sentais devenu rance, tu voulais le bouger, lui faire prendre l'air, lui montrer autre chose que ta poignée d'admirateurs et les ivrognes de la place Henri Krasucki. Pour ne pas croupir, dans Paris tu marchais souvent, tous les jours, presque toujours au hasard, marcher t'aidait à composer. La vieille coutume d'être seul et d'aller lentement, porté par tes pieds, par ton regard, quelquefois jusqu'au dehors de la ville. Et de temps à autres, tourner en rond. Ainsi, en arpentant de petites rues où tu n'étais pas encore allé, il t'arrivait de déboucher sur un carrefour où tu étais déjà venu plusieurs fois. Mais tu devais en convenir, Marc Oxoco : marcher non plus, ne suffisait pas à t'apaiser.

Le jour dit tu t'étais levé tôt pour prendre un tram jusqu'à la Porte Maillot. Il n'était pas neuf heures. Le soleil brillait. Le long des Maréchaux, le tram bondé filait avec souplesse tandis qu'à l'étroit dans ton costume de nylon noir, tu ressassais pour toi-même des phrases destinées à convaincre le jury, tu regardais aussi sans voir les passants, les arbres, les immeubles, les groupes agglutinés au dehors, tu regardais entre les épaules, les visages massés autour de toi. Ce matin-là, ta ville t'avait paru irréaliste, plus que jamais.

Devant l'entrée du périphérique se dressait un immense écran plat fixé sur un panneau de bois devant lequel piétinaient un vigile. Tu n'avais pas vraiment regardé l'écran plat. Tu n'avais pas vu, dans des tons roses, jaunes, rouges et mauves, toute une série d'images retouchées défiler à toute vitesse, se mêler les unes aux autres et tourner en une sorte de brume féérique. On trouvait là des skateboards, des écrans de cinémas, des sourires jeunes ou vieux, des livres gigantesques, un dinosaure, des chevaliers, le visage d'Einstein, une sirène avec trompette, Edith Piaf dans la nuit, les logos de mécènes en tout genre, et d'autres choses encore, j'ai oublié lesquelles, et par dessus l'ensemble, en haut, des mots formés par de petites ampoules dorées : « WORLD PALACE. LA CULTURE POUR TOUS. VENEZ APPRENDRE LE MONDE ET SON HISTOIRE ». Quand même, regardant les images tourner sur l'écran plat, tu avais dû penser que c'était moche, mais ton goût à ce moment-là, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Au loin on pouvait entendre le son des travaux. Tu n'y avais pas vraiment pris garde non plus. Tu étais posté devant le vigile en costume fuchsia, chemise blanche et cravate noire, un colosse rouquin aux cheveux courts qui t'avait souri, bonhomme. Tu lui avais souri en retour, tout en fouillant dans les poches de ta veste pour y chercher ta convocation. Tu avais fini par trouver. Tu lui avais tendu. Il t'avait demandé si tu avais une pièce d'identité. Tu avais fouillé encore. Tu avais trouvé ton passeport. Tu lui avais tendu. Il avait observé la convocation puis le passeport avec beaucoup d'attention avant de te les rendre, sans se départir de ce sourire si calme, puis il avait ouvert une porte ménagée au coeur de l'écran. C'est tout en bas, avait-il dit, le chalet que vous voyez sur votre gauche. Bonne chance, monsieur.

Tu l'avais remercié. Tu étais passé de l'autre côté. Derrière toi, la porte s'était refermée d'un coup sec.

Et, d'abord, tu étais resté cloué là un long moment. Tout était plus colossal encore que tu ne l'avais imaginé ; il t'était impossible de comprendre comment on pouvait étaler un si gigantesque appareil rien que pour divertir et cultiver. Partout des ouvriers s'affairaient entre des stands, des boîtes, des écrans, des chaises, des fauteuils, des estrades, des toiles peintes, des projecteurs et d'autres choses encore, une foule d'autres choses, assemblées sans ordre apparent. Certaines de ces choses, tu n'aurais pas su les nommer, ni définir leurs fonctions. Le sol était jonché de fils électriques et d'outils ; ici ou là survivaient aussi des pancartes de l'ancien périphérique, posées au sol, même vues de loin, elles semblaient encore plus grandes qu'avant. Le long de la rampe d'accès, une piste surélevée avait été ménagée, un morceau de sphère sur lequel glisser, tu avais pensé que c'était sans doute une piste de skateboard sur laquelle, par endroits, on avait déposé du sable. Plus tard, tu l'apprendrais, on installerait aussi des dinosaures et des ptérodactyles mécaniques. L'attraction se nommait le « Jurassic skate park ». Toutes les sept minutes, poussant un cri terrible, déchirant, un dinosaure choisirait un skateur au hasard, l'attraperait entre ses pattes, et le soulèverait jusqu'au ciel, et le reposerait au sol, avec une grande délicatesse, tandis que les ptérodactyles s'envoleraient en hurlant des plaintes macabres. Sur le sol, des phrases avaient été peintes en lettres blanches. La piste était surélevée de trois bons mètres et, à l'endroit où tu te trouvais, lire ces phrases était impossible, tu pouvais simplement les deviner. Plus tard tu l'apprendrais aussi : ces phrases renseignaient sur la préhistoire. Comment un skateur pouvait à la fois lire et glisser, tu ne l'avais pas demandé, tu avais imaginé qu'on ne te répondrait pas. On avait encore prévu de diffuser par dessus l'ensemble une création sonore électronique composée par des chercheurs en musicologie basés à Detroit. Ces chercheurs étaient parvenus à simuler les cris de dinosaures et de ptérodactyles avec une exactitude supposée qui avait frappé nombre de scientifiques. Dans un premier temps les musicologues s'étaient basés sur des recherches menées par une équipe composée de biologistes, de psychologues et de chercheurs en acoustique naturelle. Il s'était agi, pour cette équipe norvégienne, de décrire avec la plus grande rigueur possible les sons produits par les animaux. Pour ce faire, on était parti d'une règle simple : le son qui surgit d'un corps est déterminé à la fois par la structure de ce corps, par l'environnement acoustique et par des données émotionnelles. On avait ainsi effectué des calculs complexes, qu'on avait transmis aux musicologues à Detroit afin qu'ils donnent à ces

calculs une traduction sonore concrète. Et, parce que l'émotion produite par ces simulations risquait d'être trop forte, on les avait tempérés par l'ajout de nappes synthétiques sous influence tibétaine.

Mais pour l'heure, tu ne pensais pas encore à tout cela. Longeant la piste jusqu'au chalet indiqué par le vigile, tu rêvais à ton entretien d'embauche. Elevé sur trois étages, ce chalet de bois s'élevait en direction de la Porte Dauphine sur une centaine de mètres et, en largeur, occupait les deux tiers de la surface. Une partie des rondins avaient été peints en jaune et bleu ; d'autres avaient conservé la couleur naturelle du bois ; juste au-dessous du toit, en lettres de néons, le mot ADMINISTRATION était écrit. Tu étais entré par la seule porte visible, une porte à tambour. Dans le hall une foule de gens allaient et venaient, tous avaient l'air pressés. Il ne te restait plus beaucoup de temps pour être à l'heure, à toi non plus. D'un pas soudain vif tu t'étais dirigé vers la banque d'accueil, un long comptoir gris derrière lequel se tenait une jeune femme en chemise blanche et tailleur fuchsia. Elle était grande et maigre, mâtresse aux cheveux coupés au carré, à la peau chocolat maquillée lisse comme du bois vernis. Lorsque tu avais tendu ta convocation et ton passeport, elle t'avait souri. C'est au deuxième étage, monsieur, avait-elle dit. Vous empruntez l'escalier là-bas sur votre droite ou bien l'ascenseur juste à côté. Porte vingt-sept. Bonne chance. Au deuxième étage, à la sortie des escaliers, tu t'étais retrouvé dans un long couloir. Il y avait des portes partout, tellement de portes que tu n'aurais pas pu les dénombrier, toutes étaient peintes couleur fuchsia et devant chaque porte était installée une chaise en plastique vert pomme. Assis sur ces chaises ou bien debout, ou bien faisant les cent pas, d'autres attendaient comme tu t'apprêtais à le faire. Tu avais longé le couloir jusqu'à la porte vingt-sept, tu les avais regardés vite, tu les avais salués vite. Il y en avait pour tous les âges. A ton salut, à tes regards, certains n'avaient même pas répondu.

Tu t'étais assis sur une chaise et tu avais patienté. Moins de cinq minutes plus tard, la porte vingt-sept s'était ouverte, avait laissé paraître un petit homme à la chevelure frisée poivre et sel. Lui ne portait pas d'uniforme, simplement une chemise bleu sombre à motifs nœuds, un jean délavé et des mocassins crème tressés. Il t'avait salué, il t'avait fait signe d'entrer. Le bureau vingt-sept était un petit carré aux murs jaune soleil simplement meublé d'une table, d'une armoire en bois clair et de longs fauteuils noirs. Par l'unique fenêtre on pouvait voir des morceaux de tours, des enseignes publicitaires autour de quoi un ciel bleu délavé. Le recruteur t'avait désigné une chaise avant de s'asseoir à son tour. Vous voulez donc entrer chez nous, t'avait-il dit. Je suis l'un des responsables du personnel du World Palace et je vous souhaite la bienvenue. Il se tenait toujours un peu incliné, te regardait par en-dessous et jouait avec son stylo. Tu l'avais remercié. Il t'avait regardé un instant puis il avait consulté ton dossier ouvert, t'avais enfin demandé de raconter ton parcours.

De ta voix nasale et lente, plus lente qu'à l'ordinaire, tu avais répondu. Le débit de ta parole était heurté, hésitant ; tu baissais aussi parfois la tête, regardais dans le vide, donnant l'impression de chercher au plus loin la formulation juste. Des entretiens d'embauche, tu en avais passés un certain nombre au cours de ta vie, et c'était à chaque fois la même histoire : recroquevillé sur ta chaise tu semblais être ailleurs, dans tes rêves, dans tes pensées, tu semblais être là par hasard, comme si une main invisible t'avait poussé malgré toi mais que toi tu aurais mieux aimé être ailleurs, n'importe où ailleurs. Ce jour-là, devant le petit homme à la chevelure frisée poivre et sel, tu n'avais pas dérogé à la règle. Tu avais raconté le bac économique mention passable, puis la faculté de droit où tu avais tenu trois mois, puis le brusque virage des chansons, lorsque à l'âge de dix-neuf ans tu avais décidé d'en faire ton gagne pain puis tu avais dit aimer toutes les cultures, et aussi les cultures populaires, tu avais chez toi toutes sortes de produits qui en témoignaient puis tu avais affirmé que tu trouvais l'idée du World Palace passionnante, elle te semblait une aventure extraordinaire, tu avais hâte de participer à cette aventure, elle s'accorderait à merveille à ton goût du contact humain.

Tous ces mots, tu les avais prononcés d'une telle façon qu'il était presque impossible d'y croire. Ce n'était pas seulement la lenteur, l'hésitation, c'était aussi le ton, un ton monocorde. Lorsque tu chantaient tu parvenais à fabriquer des ruptures, des variations, mais dans les conversations, mêmes amicales, tu parlais sur une seule et même ligne.

De son probable ennui, le recruteur n'avait rien laissé paraître. Au contraire il avait mimé l'intérêt, avait souri, hoché la tête, posé de nouvelles questions auxquelles tu avais répondu sur le même ton. Rien de ce qu'il te demandait ne semblait recéler de piège. Il arrivait pourtant parfois que tu veuilles rattraper ta réponse et la remplacer par une autre qui appellerait peut-être plus d'attention mais tu te retenais à chaque fois, tu savais la mauvaise impression que pourrait faire pareille hésitation.

Sans un mot le recruteur s'était levé pour se diriger vers l'armoire qui se trouvait derrière le bureau. Tu l'avais suivi du regard et, lorsqu'il avait ouvert les deux battants, tu avais découvert que cette armoire contenait des instruments de musique rangés avec soin sur les étagères. Avec précaution l'homme en avait sorti un piano électronique, l'avait posé sur le bureau devant toi puis t'avait proposé de jouer quelque chose. Tu avais demandé quel genre de chose il voulait que tu joues. Il t'avait répondu de jouer ce qui te plaisait ; il voulait simplement t'entendre jouer une chose qui te plaisait. Lorsque tu avais envoyé ta candidature, tu t'étais bien gardé t'y joindre des fichiers sonores. Tes chansons, elles risquaient de déplaire : trop sombres, trop mélancoliques. Et l'audition, même si tu savais qu'elle aurait lieu, tu ne l'avais pas préparée. A quoi bon ? La convocation ne contenait aucune exigence de ce type. Un instant tu avais fouillé dans ta mémoire, tu avais cherché un air qui pourrait convenir au goût commun.

Et tu t'étais mis à jouer sans connaître le piano électronique. Du fait de son aspect rudimentaire, tu t'étais attendu à un instrument grossier, simplement destiné à produire du vacarme, mais, dès les premières notes, tu t'étais aperçu que l'instrument pouvait donner les plus subtiles nuances. Sans t'inquiéter de la réaction du recruteur, tu avais joué avec enthousiasme un air entendu un soir dans tu ne savais plus quel café. Cet air n'avait rien de remarquable, c'était un vieil air de bal parmi tant d'autres, écrit pour un orgue électrique, il n'avait pourtant jamais quitté ta mémoire. Même si les sonorités du clavier prêté par le recruteur étaient celles du piano, même si pour bien faire il t'aurait fallu un orgue, tu étais parvenu ce jour-là à rendre la musique entendue dans le café oublié, à rendre la danse et la transe et le rance. Tu jouais sans technique, à l'instinct. Tes épaules bougeaient, de petites secousses raides, à contretemps. Au bout de quelques mesures, presque malgré toi, ta voix s'était élevée dans la pièce. Tu l'avais vue. Les voix, tu te les figurais comme des corps en mouvement et de temps à autres il t'arrivait de les voir traîner, courir, pousser ou glisser, de voir aussi comment elles étaient faites. Ainsi, ce jour-là, tu avais vu un grain brumeux cheminer en boitant, jusqu'à parfois trébucher, avec une douceur plus grande que d'habitude. Sur le visage du recruteur, un sourire avait passé. De ce que tu en savais, l'air était sans paroles, aussi ce qui avait flotté dans le bureau, ce n'étaient que des sons, des bulles entre le a et le o.

Trois jours plus tard, aux alentours de dix-huit heures, tu avais reçu un coup de téléphone. Tu étais chez toi, tu regardais à travers l'unique fenêtre le ciel tourner au rose par dessus la ville ; un rose pâle, déchiqueté, un rose traversé de gris sale que tu contemplais en sentant une par une les pensées s'éloigner de toi, aussi lentement, aussi doucement que les feuilles tombent des arbres en automne. C'était ton heure, l'heure à laquelle tu commençais à rêver de choses dont tu ne parlais jamais. Il existait des soirs où tes rêveries étaient claires, lumineuses, et d'autres soirs où au contraire tu te retrouvais enserré dans une sorte de glue bleue sombre, où te revenais la vieille sensation d'être le monstre pâle et long et mou. Ce soir-là, alors même que nous étions au printemps, tu avais rêvé d'énormes rafales de neige et de grêle pour tomber des ténèbres, tandis que le monstre pâle et long et mou s'avavançait en direction d'un fleuve, tu ne savais pas quel fleuve. A chaque pas le monstre s'enfonçait, trébuchait. Autour de lui, dans le silence, la neige en tombant chuchotait et les flocons fusaient et s'éteignaient en plongeant dans le blanc. Le monstre ne craignait ni le froid ni ce silence mat, inouï, à la surface duquel il pouvait entendre et la peur et le calme.

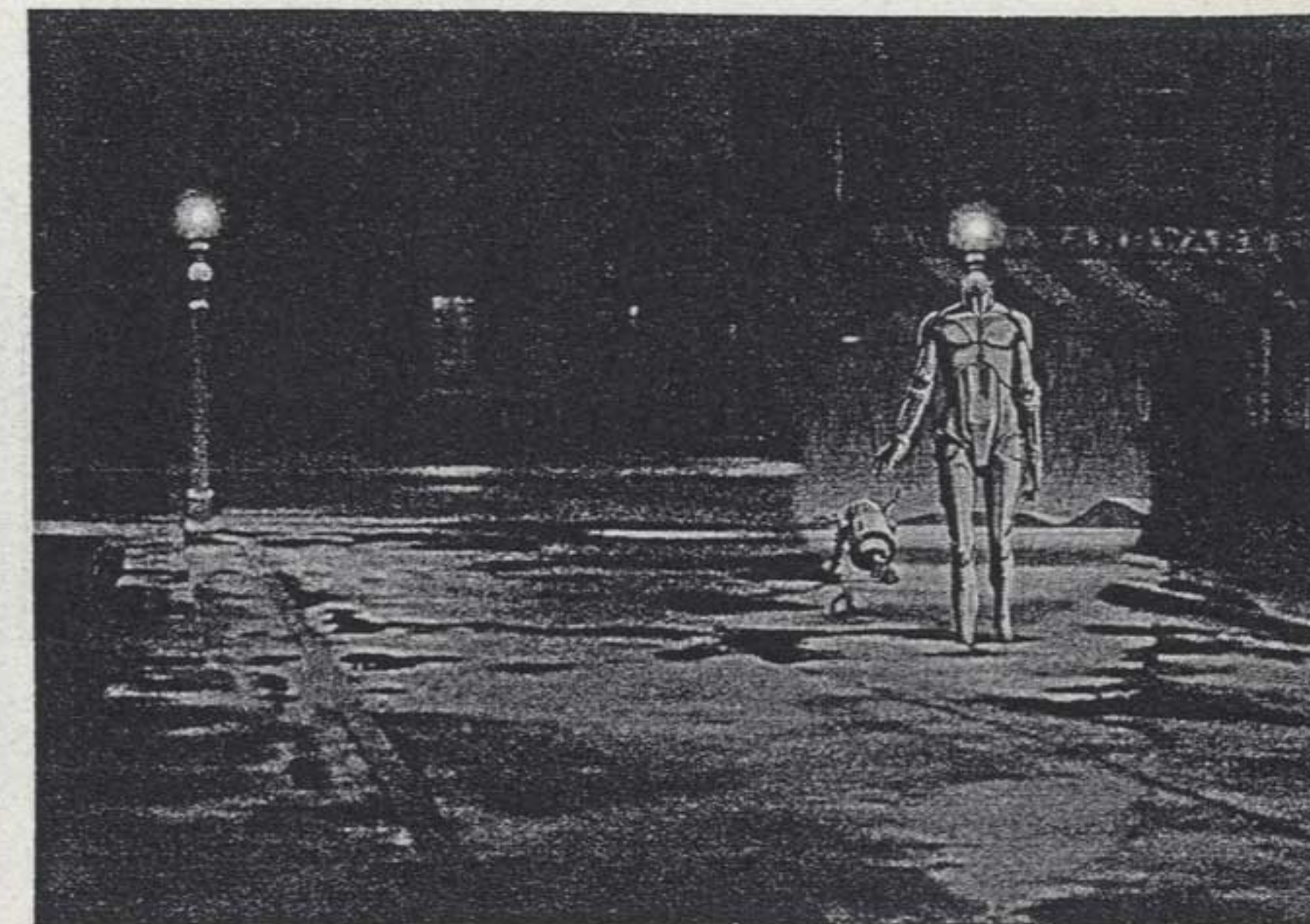
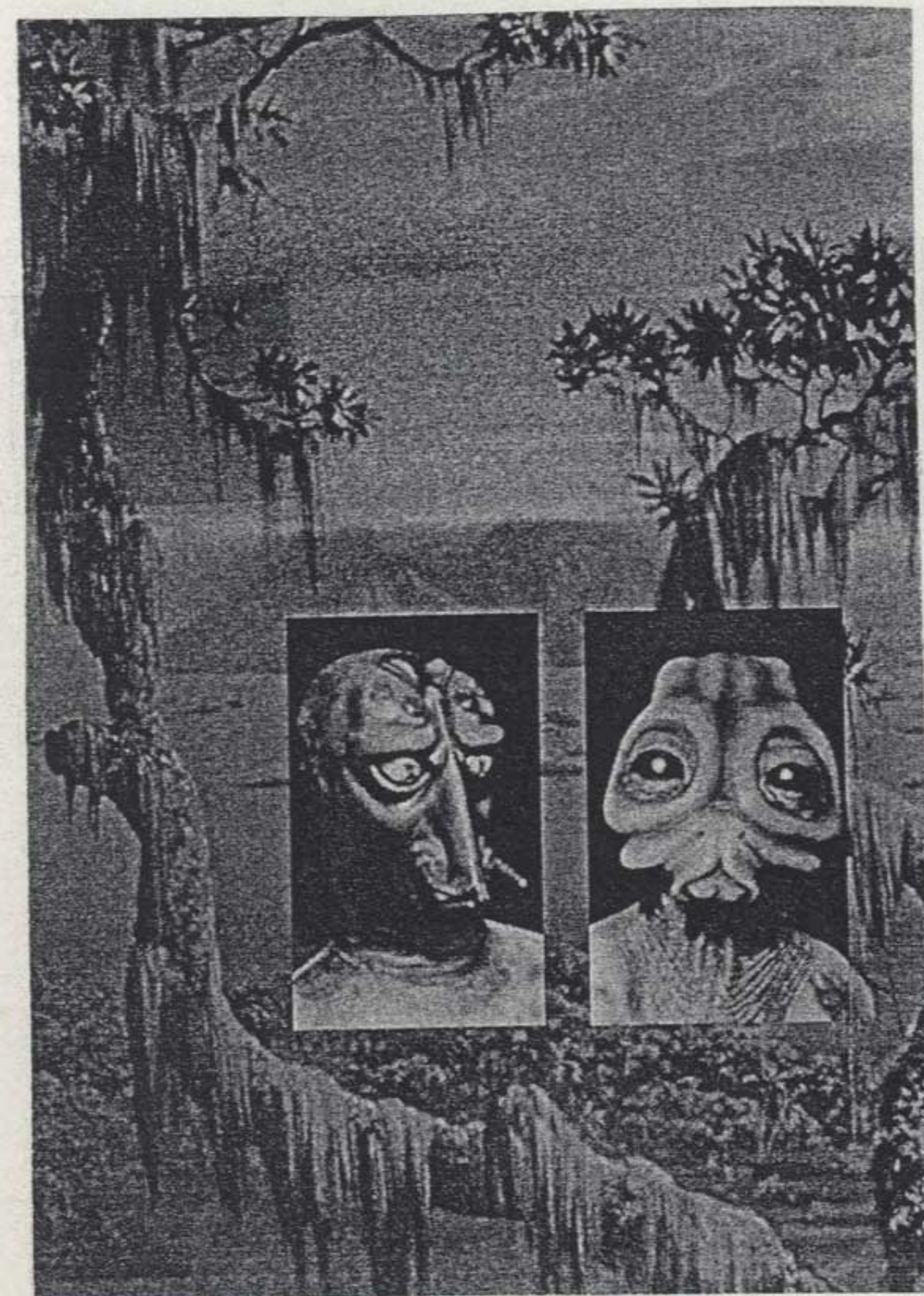
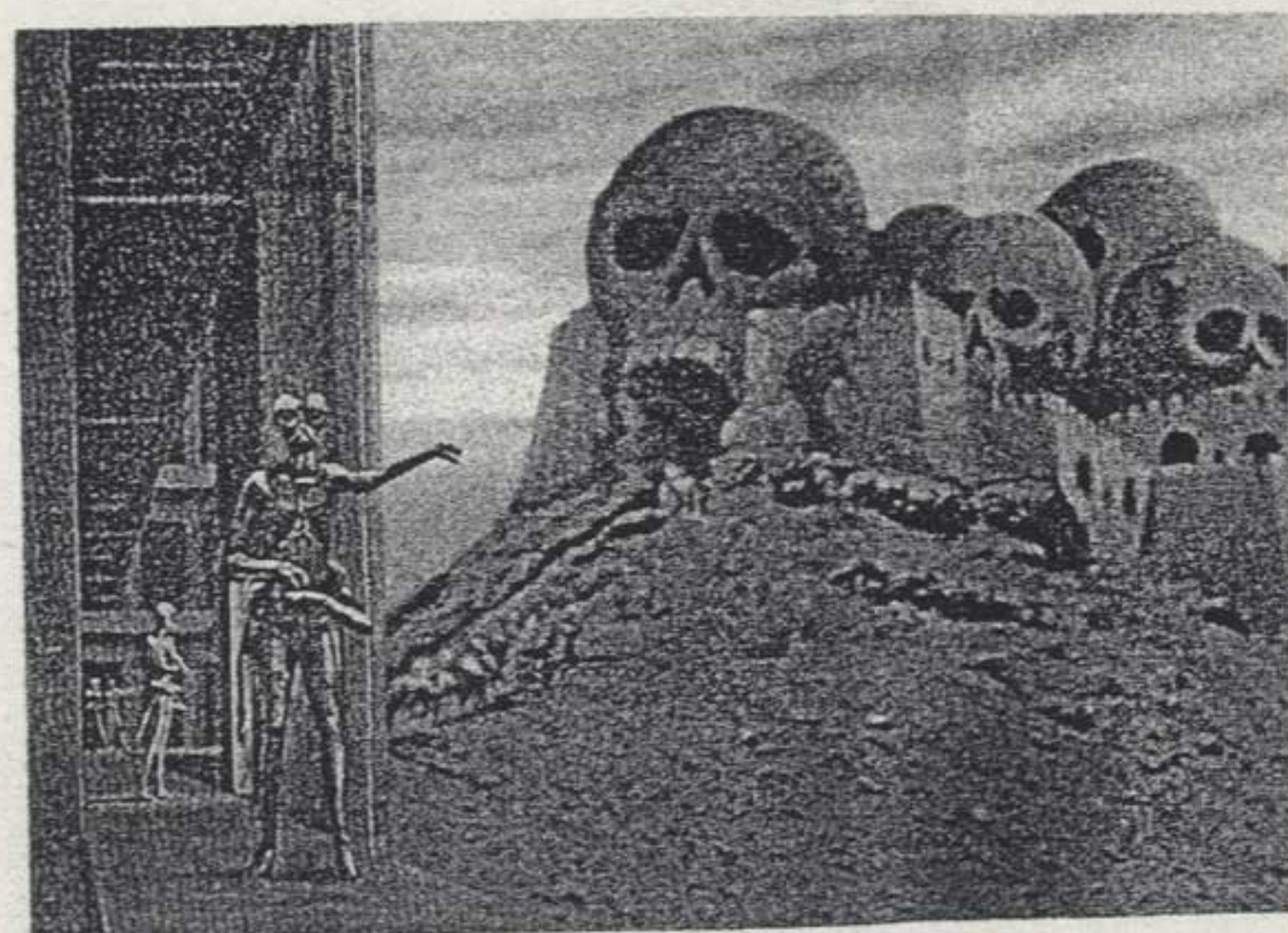
Tu avais marché jusqu'à la table. Tu avais décroché le téléphone mobile. Mr. Oxoco, t'avait demandé une très jeune femme. Oui, avais-tu répondu. Cynthia Fleur, du World Palace, avait repris la jeune femme. Félicitations, Mr. Oxoco. Vous êtes recruté au World Palace en tant que musicien. Bienvenue parmi nous.

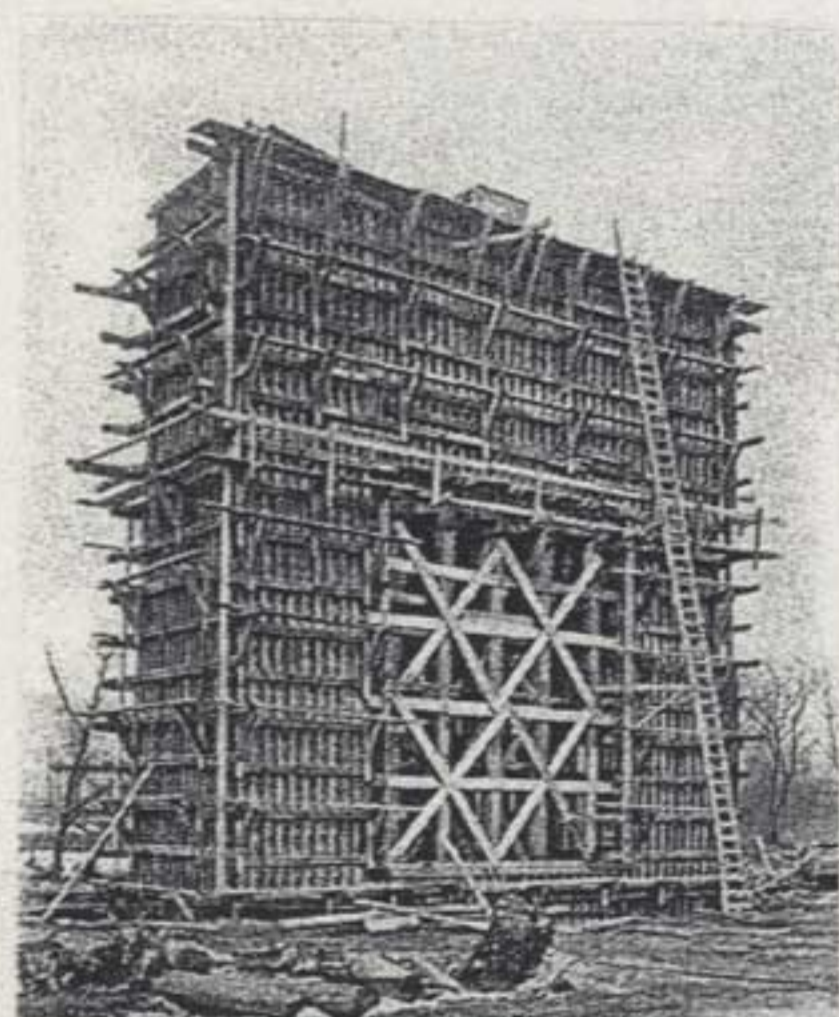
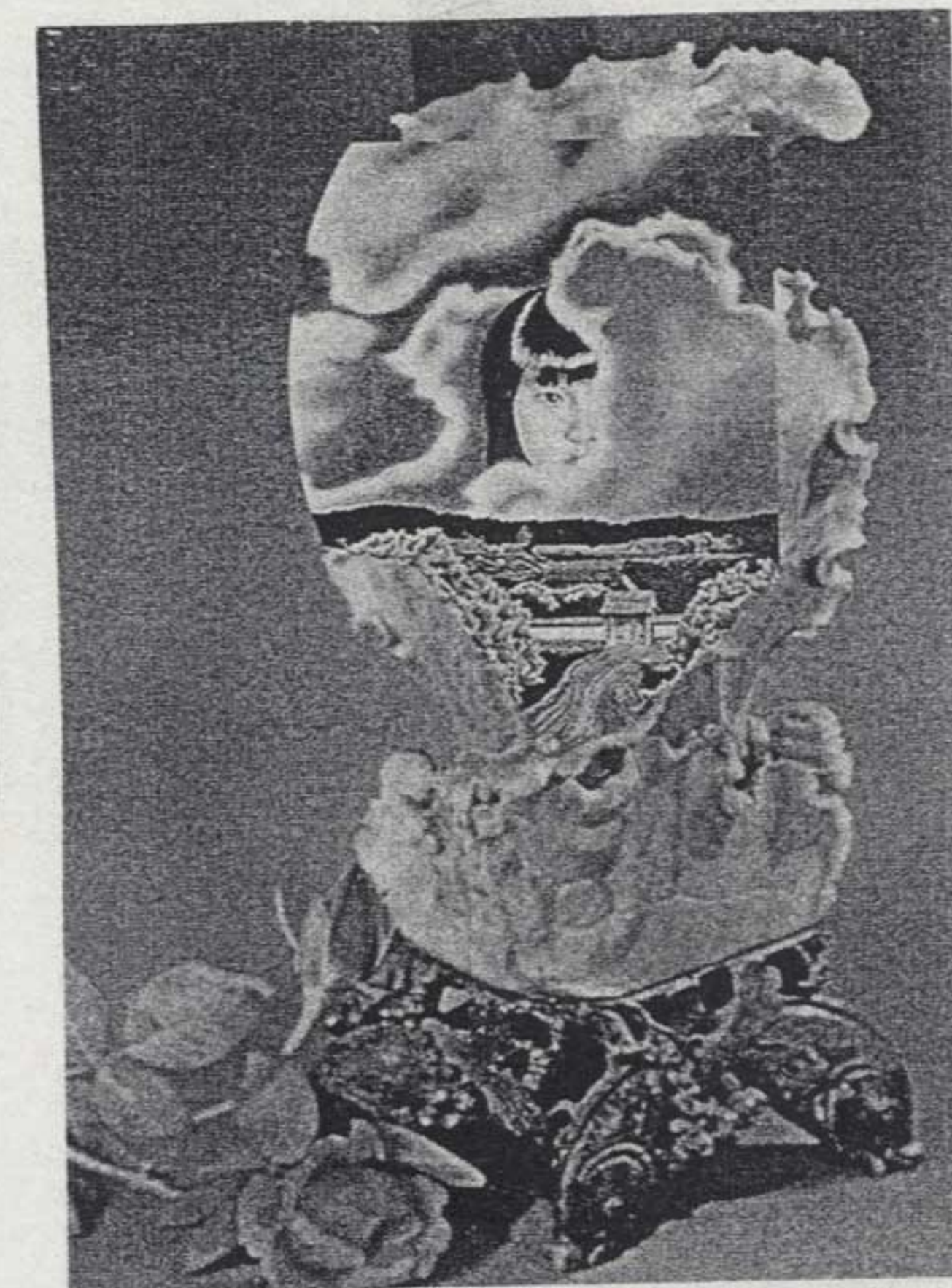
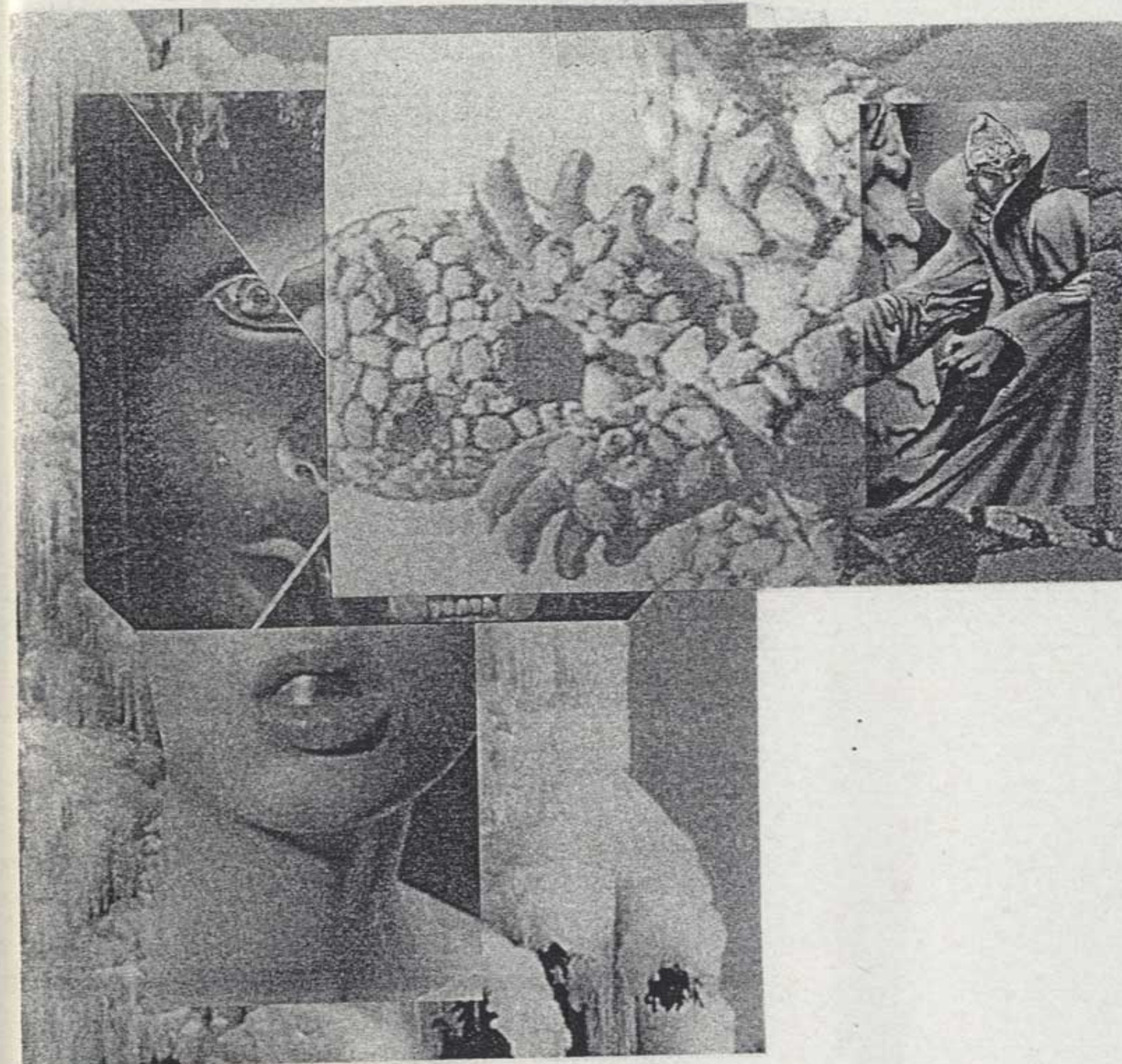
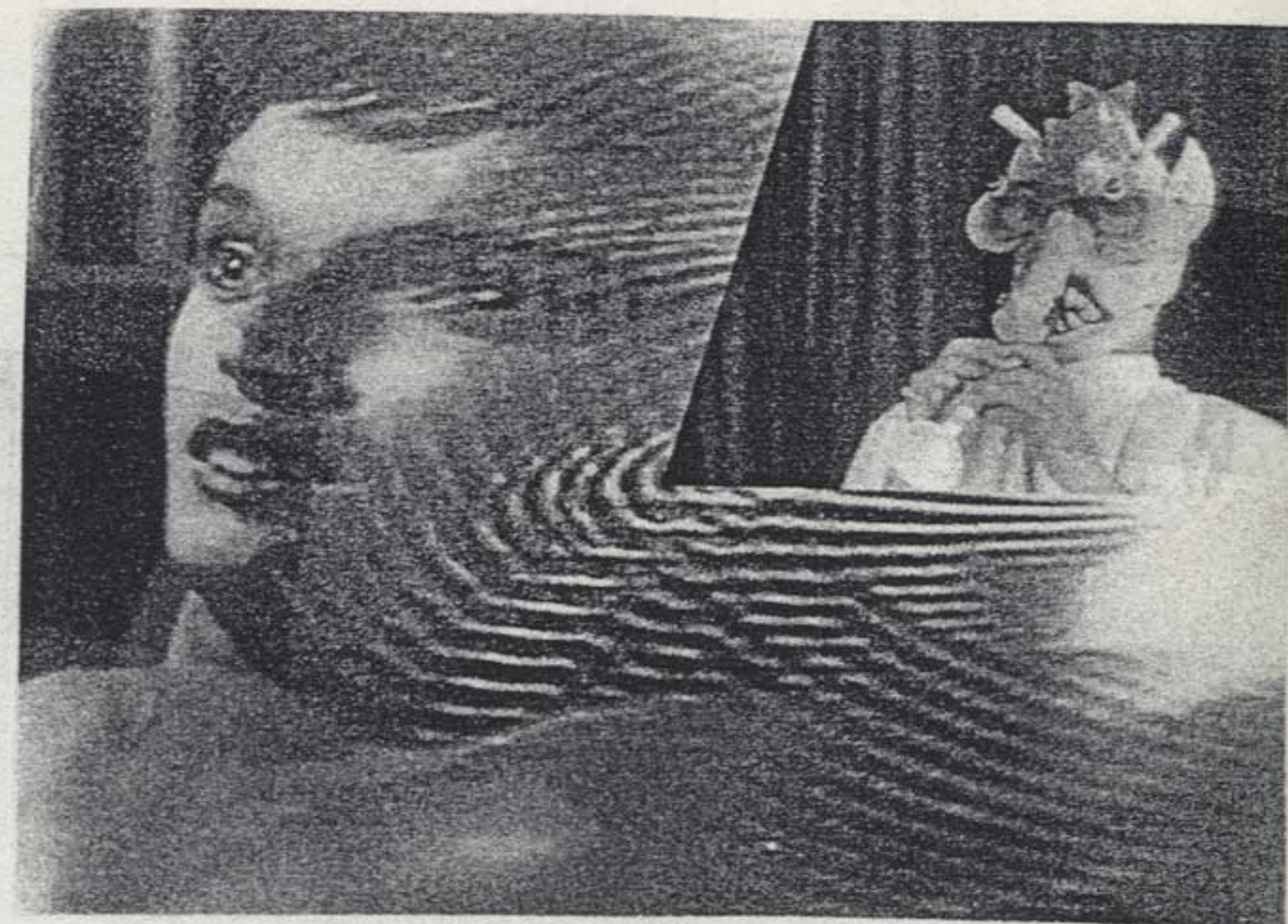
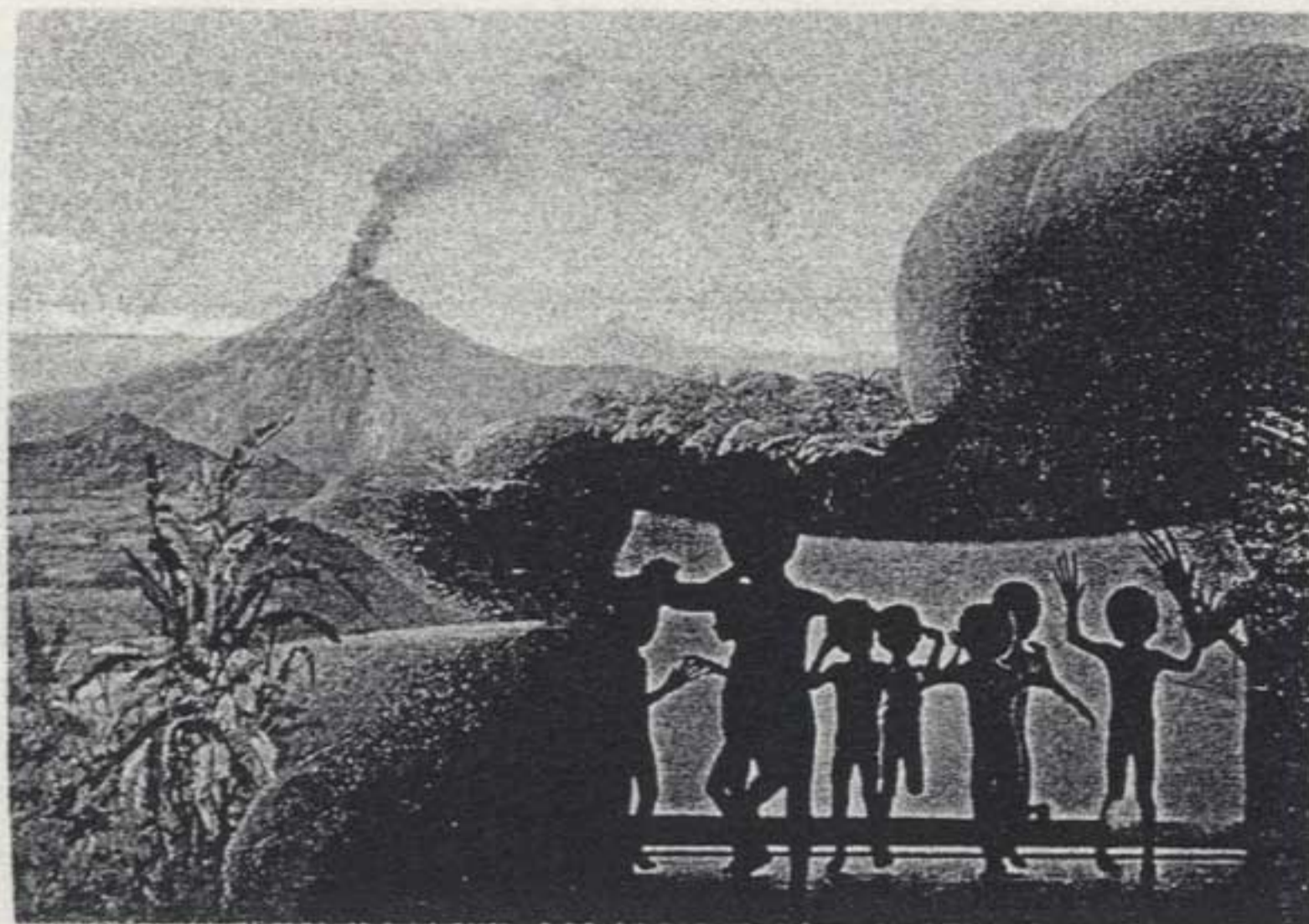
Ensuite il y avait eu un silence parce que tu refusais de croire aux paroles que tu venais d'entendre. Depuis la fin de l'audition tu t'étais même persuadé qu'au World Palace, comme partout ailleurs, on ne voudrait jamais de toi. Tu avais joué, chanté de façon lamentable. Et, puisque tant d'entretiens t'avaient refusé, puisque tant d'entretiens avaient échoué, pourquoi cet employeur-là, ce petit homme à la chevelure poivre et sel, pourquoi lui t'aurait-il recruté ? Toutes ces pensées t'étaient venues sans drame, sans noirceur excessive, tu avais même déjà pris le parti d'un refus supposé, tu continuerais ta vie de travailleur indépendant, voilà tout, tu serais libre, c'était sans doute mieux comme ça, tu ne devais pas t'inquiéter, vivre ta vie comme elle venait, voilà tout.

Tu avais finalement remercié la jeune femme. Tu avais ajouté que tu étais très heureux.

D'un ton mécanique, pressé, elle avait repris la parole. Tu serais recruté à plein temps, en contrat à durée indéterminée, tu toucherais à peine plus que le smic, tu serais amené à travailler parfois de nuit et le weekend, tu commencerais dans un mois, le deux mai, tu devais préalablement passer au centre administratif pour signer ton contrat. ► *Suite au prochain numéro.*

MARK OXOCO





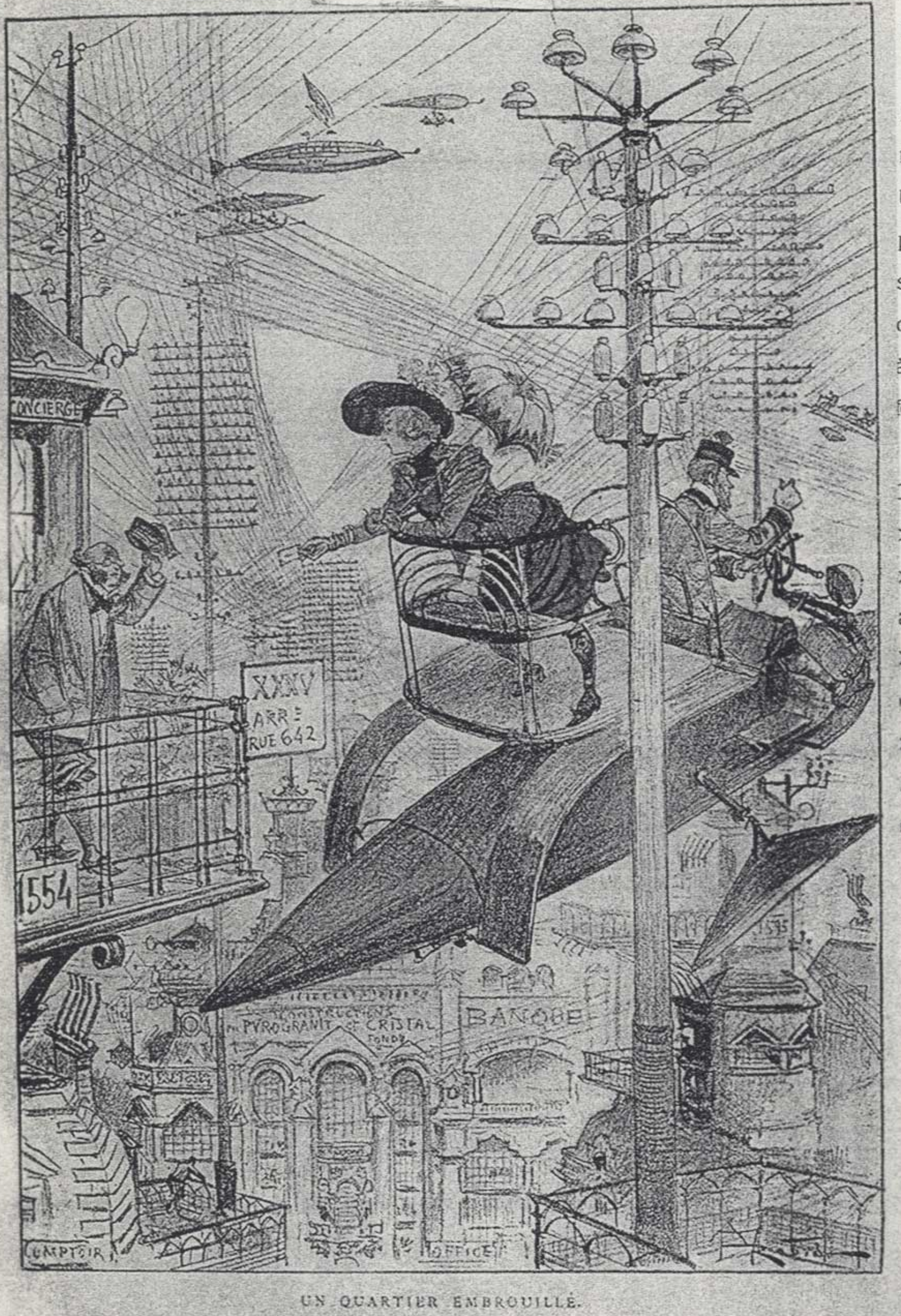
architecture séribalde (prov. I, II)

Sur le plan théorique, la Culture maîtrise

par exemple

On compte au nombre de ses réalisations techniques :

- des robots volants ou *drones* ;
- *EAM*, armes à Effondrement Anti-Matière ;
- *Effecteur*, instrument qui neutralise les équipements électroniques ;
- *Mental*, supercalculateur intelligent et conscient. Poids : 15 000 tonnes ; composition : millions de composants ; dimensions : 15 mètres de long sur 3 mètres de large ;
- *Mégavaisseaux*, paquebots gigantesques qui pèsent un milliard de tonnes ;
- *Mémoformes*, petits objets qui peuvent changer de formes et devenir des armes ;
- *Microdrones*, drones de très petite taille, souvent en forme d'insectes ;
- *Orbitales*, des anneaux artificiels en orbite autour d'un soleil. L'atmosphère à l'intérieur de la surface de l'anneau est maintenue par des Mur-Limites d'un kilomètre de haut ;
- *SOERC*, Système Offensif à Émission de Rayonnement Cohérent (arme laser) ;
- *Unités gauchisseuses* pour se déplacer dans l'hyperespace ;
- *UOR*, Unités Offensives Rapides ;
- *UCG*, Unités de Contact Générales ;
- *VSI*, Véhicules Systèmes Intermédiaire, et *VSM*, Véhicules Systèmes Médium
- *VSG*, Véhicules Systèmes Généraux, immenses vaisseaux spatiaux pouvant transporter des milliards d'habitants.

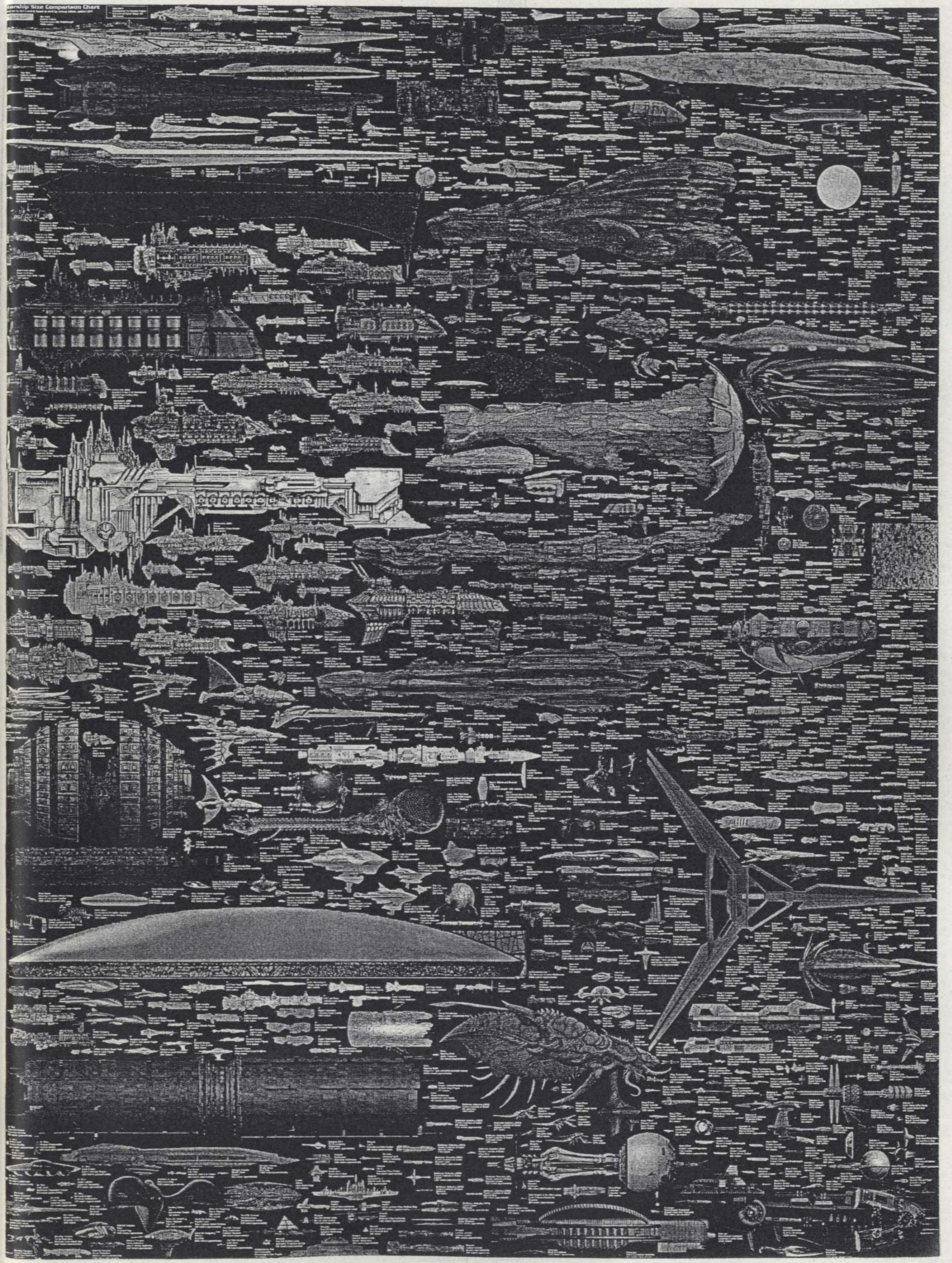
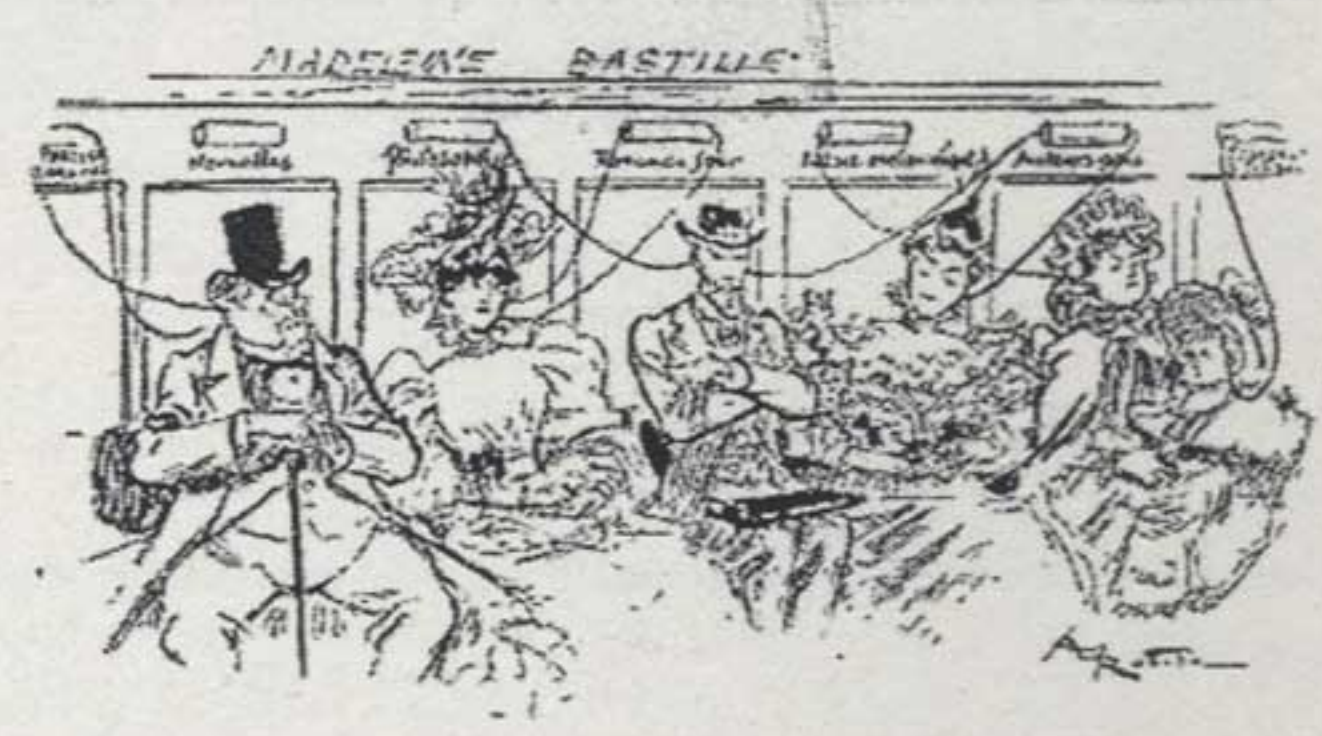
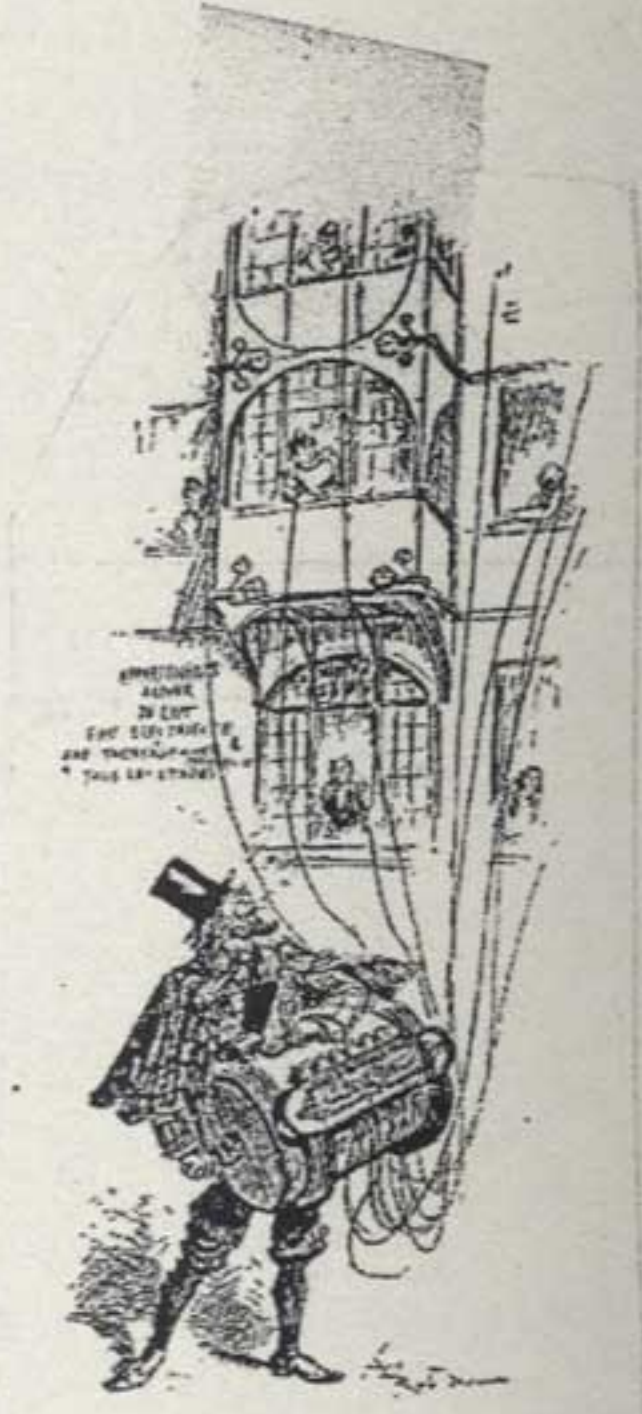


UN QUARTIER EMBROUILLÉ.

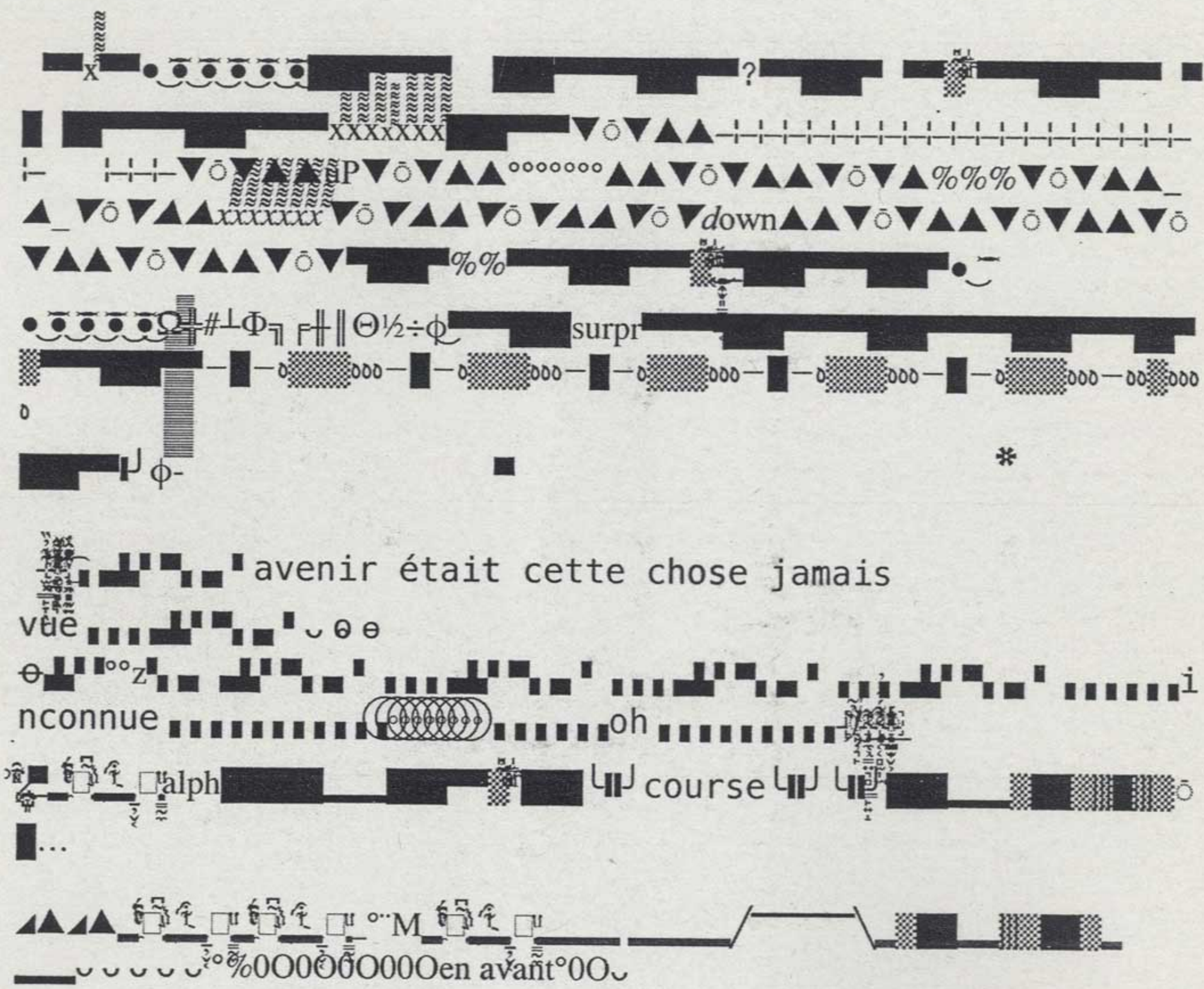
Fin du 19e siècle. Les câbles saturent l'espace et prolifèrent avec l'électrification.

Albert Robida, auteur majeur de la littérature « merveilleuse » illustre en 1894, *La Fin des livres*, nouvelle futuriste d'Octave Uzanne, dans le recueil *Contes pour les bibliophiles*. Très inspiré par le téléphone, à la fin du XIXe siècle, Robida imagine qu'on utiliserait la voix comme médium, plus rapide pour la communication que l'imprimé. L'information est livrée à domicile ou dans le métro, à travers des câbles et des haut-parleurs, et les consommateurs font leur choix via des interfaces ressemblant à des horloges.

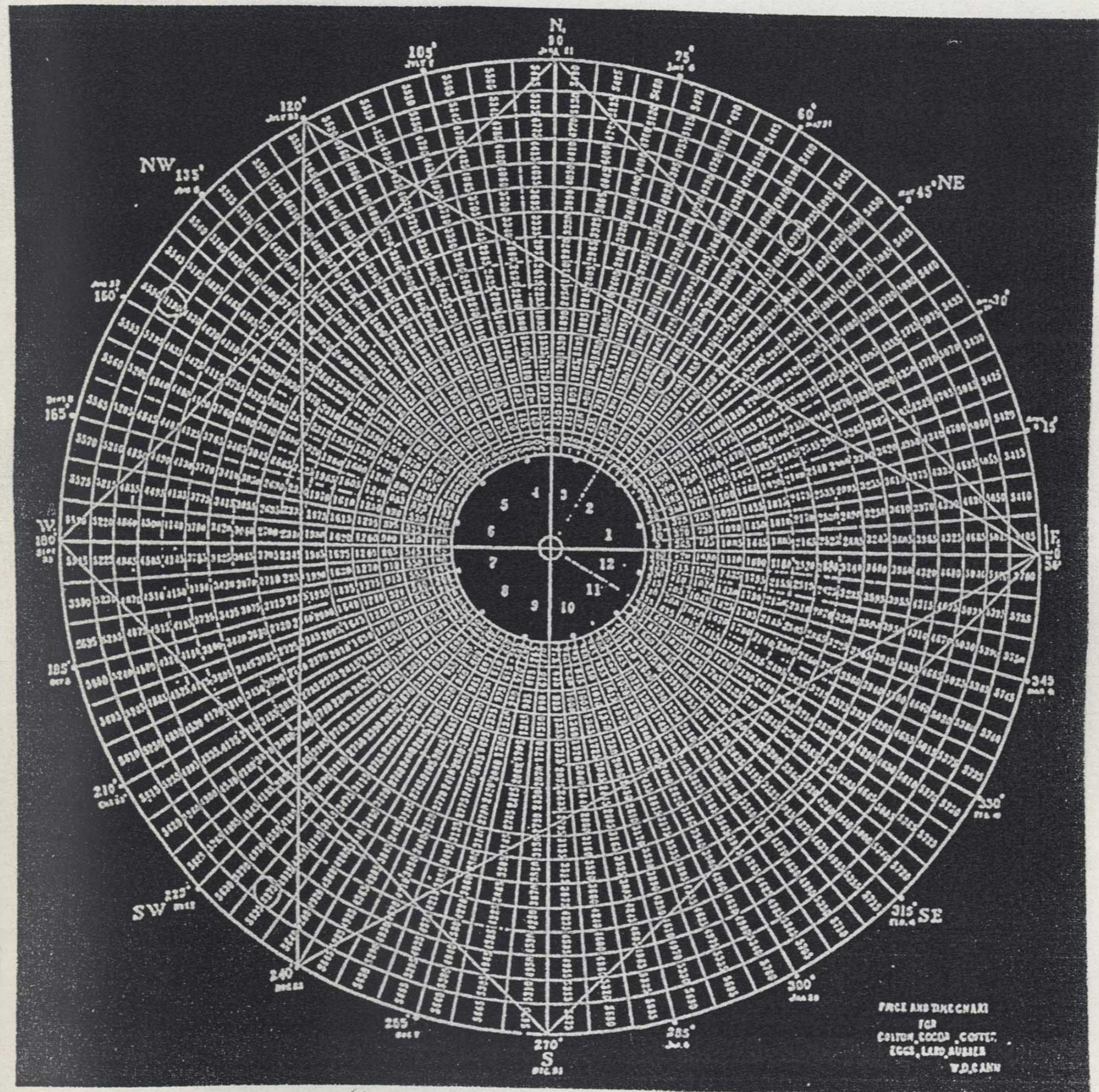
On y voit une dame allongée sur son sofa, munie d'écouteurs branchés à une bibliothèque universelle phonographique (sorte de plateforme à la demande avant l'heure), qui lui délivre poésie, littérature, cours de la Bourse et musique à domicile. Dans les rues, on peut accéder à la littérature ou l'actualité via des petits écouteurs qui pendent de la fenêtre, mais même le futurologue le plus audacieux de l'époque n' imagine absolument pas le futur sans connexion filaire, wi-fi. Dans *Un quartier embrouillé*, on a des voitures volantes mais aussi un embrouillamini de fils.



*



* dust



X

ADM XI.

Une proposition du collectif RYBN

Si vous pensez que le monde – et les marchés – sont pilotés et gérés par des humains, vous risquez de bientôt déchanter. Car, aujourd'hui, la technologie devient un sujet agissant à part entière. Les actes et les décisions qui, traditionnellement, étaient des prérogatives de l'homme – c'est-à-dire du sujet – sont de plus en plus délégués à des machines en réseau et des programmes. L'acteur autonome qu'était l'homme a cédé la place à des technologies omniprésentes qui se comportent en quasi-sujets. Et alors même que les utilisateurs (de technologie) continuent de se considérer comme des sujets agissants, on a de plus en plus de mal à savoir qui se trouve réellement aux commandes. Des voitures sans chauffeur se profilent à l'horizon tandis que des articles de presse sont compilés par des algorithmes. En 2006, un tiers des opérations boursières dans l'Union européenne et aux États-Unis était déjà réalisé par des programmes automatiques ou des algorithmes. Pour connaître le chiffre actuel, on doit s'en remettre à des estimations.

Algo(rithmic) trading

L'« algo trading » désigne des systèmes de transactions qui s'appuient majoritairement sur des formules mathématiques complexes et des programmes informatiques ultrarapides pour élaborer des stratégies boursières qui seront ensuite exécutées sur des plateformes électroniques. De nombreux types de transactions algorithmiques ou automatisées relèvent du « trading à haute fréquence » (THF). L'algo trading a bouleversé la microstructure des marchés et suscité un débat public animé lorsqu'une transaction algorithmique a déclenché une vague de ventes à l'origine du « Flash Crash » de 2010. Le 6 mai 2010, ce krach éclair 1, également appelé « krach de 14h45 » et responsable de milliards de dollars de pertes, a commencé à 14h32 et duré environ trente-six minutes. Navinder Singh Sarao, opérateur de seconde zone de trente-six ans installé à Londres, l'aurait provoqué en utilisant un logiciel de transactions disponible dans le commerce dont il aurait « gonflé » le code « pour pouvoir facilement placer et annuler des ordres automatiquement2 ».

ADM XI

ADM XI est un ensemble en ligne d'algorithmes boursiers dissidents, irrationnels et expérimentaux imaginés par des artistes non professionnels de la finance. Ces algorithmes (influencés, par exemple, par des organismes vivants, des formules mathématiques ésotériques ou des phénomènes surnaturels) sont mis en concurrence sur un marché organisé par RYBN.ORG. Dans ADM XI, le marché n'est plus régulé par les indices des cours (algorithmes tournés vers l'optimisation et la maximalisation des profits, la rapidité et l'efficacité – comme celui « gonflé » par Sarao), mais animé par des organismes vivants – sol, végétaux, bactéries – et régi par des règles environnementales, astronomiques, numérogiques, cryptographiques, esthétiques ou ésotériques. Tous les algorithmes décharge obéissent donc à leur propre logique (non mercantile) : certains tentent de favoriser un chaos total et irréversible, d'autres d'agir sur les cours pour que leurs courbes offrent une géométrie esthétique.

Le site Internet prend la forme d'une galerie d'anatomie algorithmique comparée ou d'un bestiaire monstrueux d'algorithmes transactionnels tout en utilisant l'approche zoosystémique de Louis Bec et de Vilém Flusser. Chaque algorithme est consigné à la façon des dessins des botanistes du XIXe siècle, avec schémas opérationnels, diagrammes logiques, options de classification, descriptions textuelles et autres données éventuellement utiles. Comme dans un zoo, le comportement de chaque algorithme est également visible à l'aide d'un système d'écrans. Celui-ci permet d'observer en temps réel le creuset de l'ingénierie algorithmique contemporaine, vu ici sous l'angle d'une future gouvernamentalité algorithmique3.

Le projet ADM XI fait partie de la série Antidataming inaugurée en 2006. C'est le troisième – et dernier – volet de la trilogie de RYBN sur la finance algorithmique entamée avec ADM 8 (2011) et poursuivie avec ADM X: The Algorithmic Trading Freakshow (2013).

Dès son lancement sur l'espace de création en ligne, ADM XI présentera six algorithmes auxquels s'ajouteront de nouvelles propositions tout au long du projet.

Inke Arns

29 octobre 2015 – avril 2016

URL de l'œuvre :

<http://rybn.org/ANTI/ADMXI/>

DOCUMENTATION/
I FEMTO-BLACK-POOL
II GPS-MANTIC
III HADES
IV HARMONY OF THE SPEARS
V HEIDIX
VI PSYCHIC INTERFACE
VII QUANTUM V_

algorithmic
HADES

HADES/

ASTROLOGY/

ABU_MA_SHAR_AL-BALKI/

Abū Ma'shar, Ja'far ibn Muhammad al-Balkhī (also known as al-Falaki or Ibn Balkhī, Latinized as Albusar, Albusar, or Albuxar) (10 August 787 in Balkh, Khurasan – 9 March 886 in Māsīt, Iraq), was an astrologer, astronomer, and Islamic philosopher, thought to be the greatest astrologer of the Abbasid court in Baghdad. He was not a major innovator and as an astrologer he was not intellectually rigorous. Nevertheless, he wrote a number of practical manuals on astrology that profoundly influenced Muslim intellectual history and, through translations, that of western Europe and Byzantium.

1489 - Abū Ma'shar -

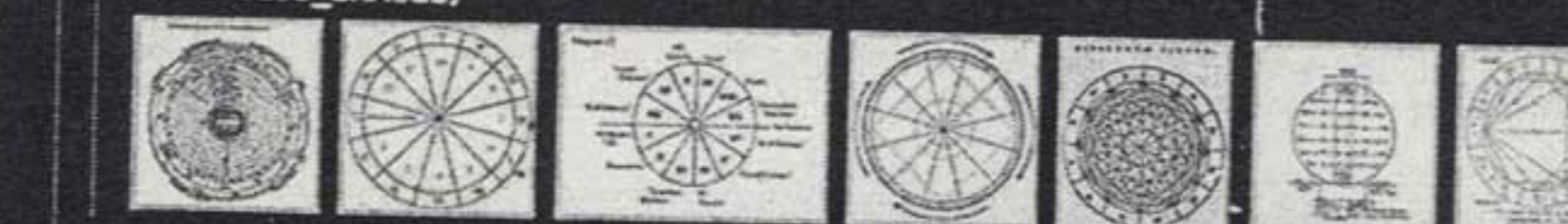
[Introductorium in astronomiam Albusaris Albalachi octo continens libros partiales.pdf](#)

TETRABIBLOS/

Tetrabiblos (Τετραβιβλος) 'four books', also known in Greek as Apotelesmatiká (Ἀποτελεσματικά) "Effects", and in Latin as Quadripartitum "Four Parts", is a text on the philosophy and practice of astrology, written in the 2nd century AD by the Alexandrian scholar Claudius Ptolemy (c. AD 90–c. AD 168). Ptolemy's Almagest was an authoritative text on astronomy for more than a thousand years, and the Tetrabiblos, its companion volume, was equally influential in astrology, the study of the effects of astronomical cycles on earthly matters. But whilst the Almagest as an astronomical authority was superseded by acceptance of the heliocentric model of the solar system, the Tetrabiblos remains an important theoretical work for astrology.

1822 Ptolemy - Tetrabiblos.pdf

TETRABIBLOS_IMAGES/



ASTRONOMY/

ALMAGEST/

The Almagest is a 2nd-century mathematical and astronomical treatise on the apparent motions of the stars and planetary paths. Written in Greek by Claudius Ptolemy, a Roman era scholar of Egypt, it is one of the most influential scientific texts of all time, with its geocentric model accepted for more than twelve hundred years from its origin in Hellenistic Alexandria, in the medieval Byzantine and Islamic worlds, and in Western Europe through the Middle Ages and early Renaissance until Copernicus.

[Almagest.pdf](#)

ASTRONOMIA_NOVA/

The Astronomia nova is a book, published in 1609, that contains the results of the astronomer Johannes Kepler's ten-year-long investigation of the motion of Mars. One of the greatest books on astronomy, the Astronomia nova provided strong arguments for heliocentrism and contributed valuable insight into the movement of the planets, including the first mention of their elliptical path and the change of their movement to the movement of free floating bodies as opposed to objects on rotating spheres. It is recognized as one of the most important works of the Scientific Revolution.

1609 - Johannes Kepler - Astronomia nova seu physica coelestis.pdf

PLUTO_ORBIT/



FINANCIAL_ASTROLOGY/

Financial astrology (also known as business astrology, economic astrology, and/or astro-economics) is the practice of relating the movements of celestial bodies to events in financial markets. The use of astrology in financial markets is not consistent with standard economic or financial theory, but might be considered heterodox economics. The practice has been used in various formats since 463BC.

The scientific community considers astrology to be a pseudoscience. Hard dates are rarely given, rather, advice is given based on which astrological sign is 'rising'. Long term predictions are made using more traditional methods of looking at prior history and making mathematical predictions based on patterns relative to astronomical events. Critics have pointed out that some astrological events that have been used in predictions occur so rarely that they may have never happened before within a human lifetime, thus having no precedent on which to predict results.

GANN/

William Delbert Gann (June 6, 1878 – June 18, 1955) or WD Gann, was a finance trader who developed the technical analysis tools known as Gann angles, Square of 9, Hexagon, Circle of 360 (these are Master charts). Gann market forecasting methods are based on geometry, astronomy and astrology, and ancient mathematics. Opinions are sharply divided on the value and relevance of his work. Gann wrote a number of books on trading.

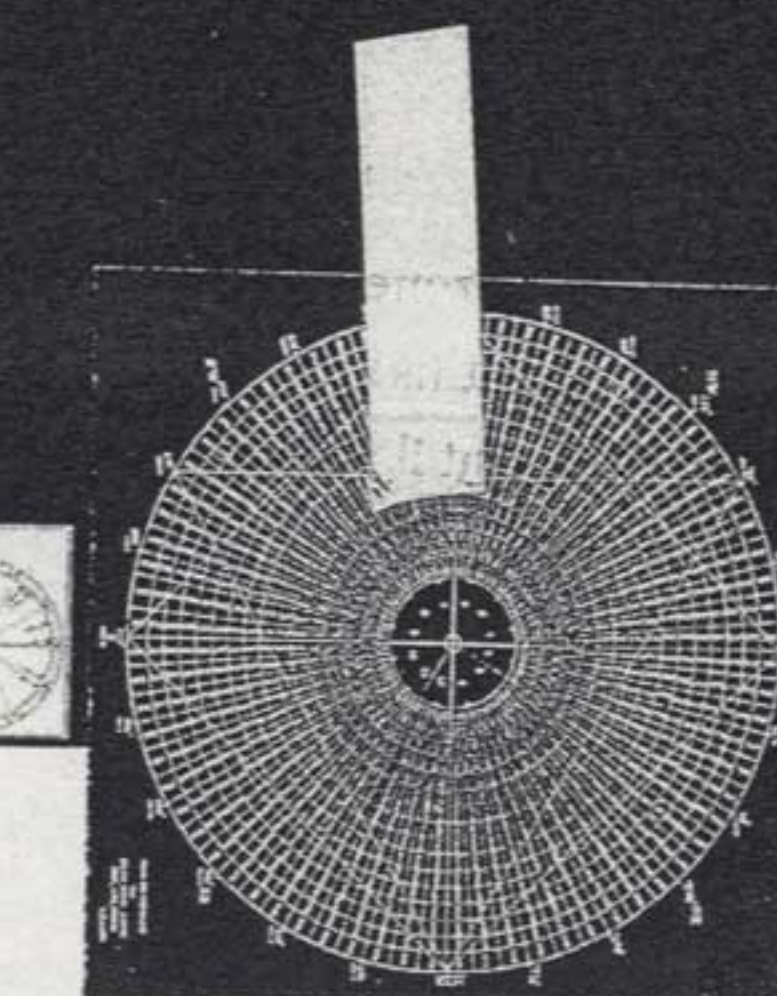
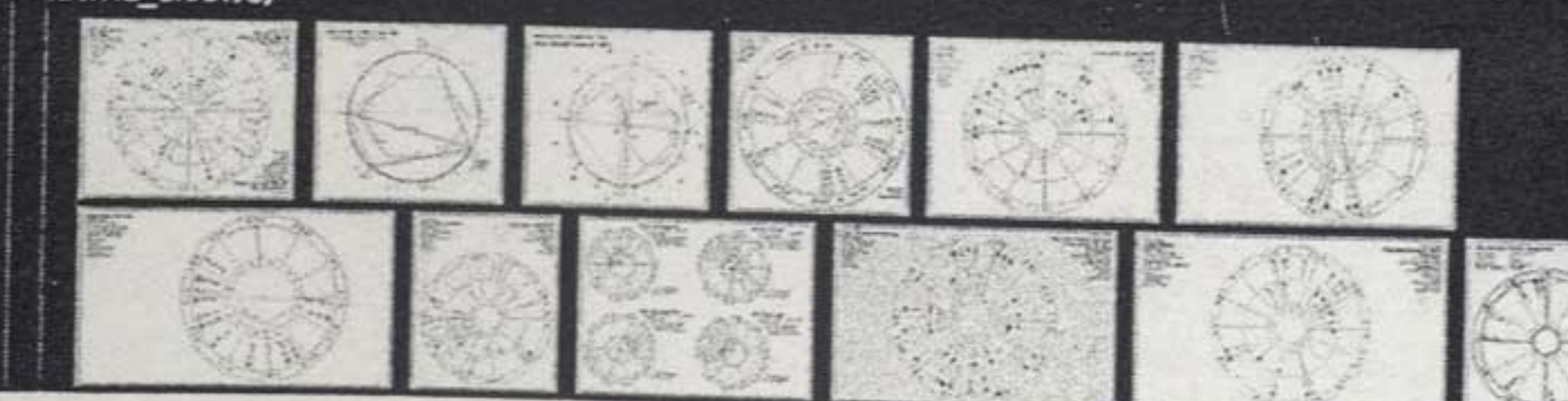
PAPERS/

[1955 WD Gann - Stock Market Forecasting Courses.pdf](#)

[1989 WD Gann - Scientific Stock Forecasting.pdf](#)

[1941 WD Gann - How To Make Profits Trading In Puts and Calls.pdf](#)

NATAL_CHARTS/



07 septembre Dans ce milieu où ne se succèdent ni les nuits, ni les jours, j'ai coutume de marquer d'une croix chaque quantième de mon calendrier. Entre autres qualités, je possède une puissance et une étendue de vision étonnantes ; je partage la rare faculté de distinguer sans lunettes les satellites de Jupiter et de compter dans le groupe des pléiades quatorze étoiles, dont les dernières sont de neuvième grandeur. Je ne m'en montre pas plus fier que cela ; au contraire : je salue de très loin, et, à l'occasion, je sais joliment me servir de mes yeux.

08 février La nuit était très claire. La lune, à mi-chemin de l'horizon au zénith dispersait ses rayons à tous les points du ciel. Et quand, étendu sur le dos, j'ouvris les yeux, j'aperçus un point brillant à l'extrémité de ce tube long de trois mille pieds, qui se transformait en une gigantesque lunette. C'était une étoile dépouillée de toute scintillation et qui, d'après mes calculs, devait être sigma de la petite Ourse. Puis je m'endormis d'un profond sommeil.

03 avril Longtemps mes recherches furent vaines ; le vent m'entraîna dans l'ouest, jusqu'en vue des célèbres montagnes de la Lune, qui s'arrondissent en demi-cercle autour de la pointe du lac ; leur chaîne, peu accidentée, se détachait sur l'horizon bleuâtre ; on eut dit une fortification naturelle, infranchissable. Une vaste nappe d'eau, le commencement d'un lac ou d'un océan, s'étendait au delà des limites de la vue. Le rivage, largement échancré, offrait aux dernières ondulations des vagues un sable fin. Les flots s'y brisaient avec ce murmure sonore particulier aux milieux clos et immenses ; une légère écume s'envolait au souffle d'un vent modéré, et quelques embruns m'arrivaient au visage. En haut le ciel étoilé, tranquille, muet, impassible, avec la lune projetait ses paisibles rayons sur ces nuages irrités. Les constellations se dessinaient plus nettement alors sur le bleu noir du firmament que le vent purifiait peu à peu. Au zénith et dans l'ouest, les étoiles brillaient encore sur un fond noir que l'éclat lunaire allait graduellement pâlir. Quelques points lumineux piquaient çà et là l'obscurité. Enfin, un premier rayon atteignit mon œil.

12 avril À cette époque, très heureusement, les électriciens poussent si loin leurs progrès, que l'on peut tout demander à l'électricité. Tous les appareils fonctionnent dans le vide. Ainsi l'agent électrique est-il invariablement employé aussi bien dans les maisons que dans les galeries. L'emploi de l'électricité a été poussé aux derniers perfectionnements. Entre autres appareils électriques, le téléphone fonctionne avec une précision si merveilleuse que les sons, recueillis par les plaques, arrivent librement à l'oreille. Ce qui se dit, ce qui se chante, ce qui se murmure même, on peut l'entendre quelle que soit la distance, et deux personnes, séparées par des milliers de kilomètres, causent entre elles, comme si elles étaient assises en face l'une de l'autre. La science ne s'occupe pratiquement plus que de compléter les découvertes réalisées autour de l'électricité, de perfectionner leurs applications et d'en tirer les plus extraordinaires effets.

25 juin Si mes regards pouvaient se promener au loin sur cette mer, c'est qu'une lumière spéciale en éclairait les moindres détails. Le pouvoir éclairant de cette lumière, sa diffusion tremblante, sa blancheur claire et sèche, le peu d'élévation de sa température, son éclat supérieur en réalité à celui de la lune, accusaient évidemment une origine purement électrique. De hauts monuments émergeaient çà et là et leurs linéaments se profilaient alors avec plus de netteté. Il se répandait comme une sorte de lumière cendrée dans l'espace. Les nappes électriques produisaient d'étonnants jeux de lumière sur les nuages très élevés ; des ombres vives se dessinaient à leurs volutes inférieures, et souvent, entre deux couches disjointes, un rayon se glissait avec une remarquable intensité. Une lumière intense emplissait ce sombre milieu, où de nombreux disques électriques remplaçaient le disque solaire. Tout à coup, il me sembla qu'une lumière venait de s'éteindre, à quelques centaines de pieds devant moi.

23 septembre Vers neuf heures, une profonde obscurité enveloppait l'enceinte. Pas une étoile au ciel que d'épais nuages, chassés par la brise de l'est, venaient d'assombrir. Il devait être environ minuit, quand il se fit un grondement sourd et lointain dans l'est, - grondement dont je n'aurais pu reconnaître la nature. Un éclat traversa mes paupières qui se fermaient malgré moi.

17 novembre Le ciel était couvert de ces nuages élevés, semblables à ces étoffes pelucheuses, impropres

au rayonnement, qui absorbent toute lumière. Pas de vent. Calme absolu des eaux et de l'air. Silence profond au milieu de ces épaisses ténèbres.

Vers onze heures, changement atmosphérique. Le temps devenait très orageux. L'espace était sillonné d'éclairs jusqu'au delà de minuit, et les grondements de la foudre continuaient, sans qu'il tombe une goutte de pluie. De temps en temps, quelques éclairs blanchâtres illuminaient les arrière-plans de l'horizon, au milieu des roulements continus mais sourds de la foudre. L'orage s'éloignait ou s'éteignait peu à peu, après avoir usé toute la matière électrique accumulée dans l'espace. Il n'y avait pas un instant à perdre.

30 janvier Quelques rayons de lune se frayèrent un chemin par une fissure des nuages, et, glissant entre les raies de pluie, tombèrent sur la ville plongée dans la pénombre d'une coupure électrique. Rien de plus étrange que ces crêtes d'apparence basaltique ; elles se profilaient en silhouettes fantastiques sur le ciel assombri ; on eut dit des ruines légendaires d'une immense ville du moyen âge, telles que, par les nuits sombres, les banquises des mers glaciales en présentent au regard étonné. A un rayon qui filtra comme un éclair entre deux nuages, je reconnus distinctement un groupe d'individus s'agitant dans l'ombre.

03 février C'était un amoncellement de maisons, lourdement étagées sur un énorme massif rocheux, dominant la mer, au-dessus d'un port qui se creusait dans un rentrant de la côte. Aucune lumière n'en éclairait les fenêtres. Partout, des tournants d'escaliers, descendant à de véritables cloaques, des portes basses, humides, sordides, des boyaux ravinés, des tunnels sombres, qui ne méritaient même pas le nom de ruelles. Et, à toutes les ouvertures, à tous les soupiraux, sur les paliers déjetés, sur les marches branlantes, une population effroyable.

29 février La nuit était sans lune, sans étoiles. Cela dura trois heures, - jusqu'à minuit environ.

27 mars Lorsque l'obscurité est complète, l'océan s'éclaire jusque dans ses dernières profondeurs. L'immense nappe est imprégnée de lueurs phosphorescentes, illuminée de reflets rosés ou bleus, non point dessinés comme un trait lumineux à la crête des lames, mais semblables aux effluences qu'émettraient d'innombrables légions de vers luisants. Cette phosphorescence devient si intense qu'il est possible de lire comme au rayonnement d'une lointaine aurore boréale.

04 avril Pendant un instant, quelques lumières brillèrent dans la nuit et s'éteignirent presque aussitôt. Des nuages épais, presque immobiles, se déroulaient pesamment à travers l'espace. L'atmosphère, lourde, presque irrespirable, était saturée d'électricité. Un violent orage menaçait. Les éclairs ne s'échangeaient pas encore entre ces masses de vapeurs, disposées comme autant d'accumulateurs du fluide, mais déjà de sourds grondements couraient le long de l'écheveau des montagnes. Tout à coup, il se fit un choc d'une extrême violence.

05 mai Je regardais un incendie, j'entendais les crépitements qui déchiraient l'air. Puis, peu à peu, l'éclat diminua. Il n'y eut plus là qu'un brasier éteint sous d'épaisses cendres et le silence reprit au milieu de cette nuit noire. Une sorte d'hallucination m'envahit. La direction de mes pensées m'échappa. D'étranges associations d'idées se firent dans mon cerveau troublé. Je sentis que je ne pourrais plus voir ni entendre qu'imparfaitement, soit un bruit qui se produirait à quelque distance de moi, soit une lumière, si je me trouvais tout à coup dans sa portée. Et ce fut précisément ce qui arriva.

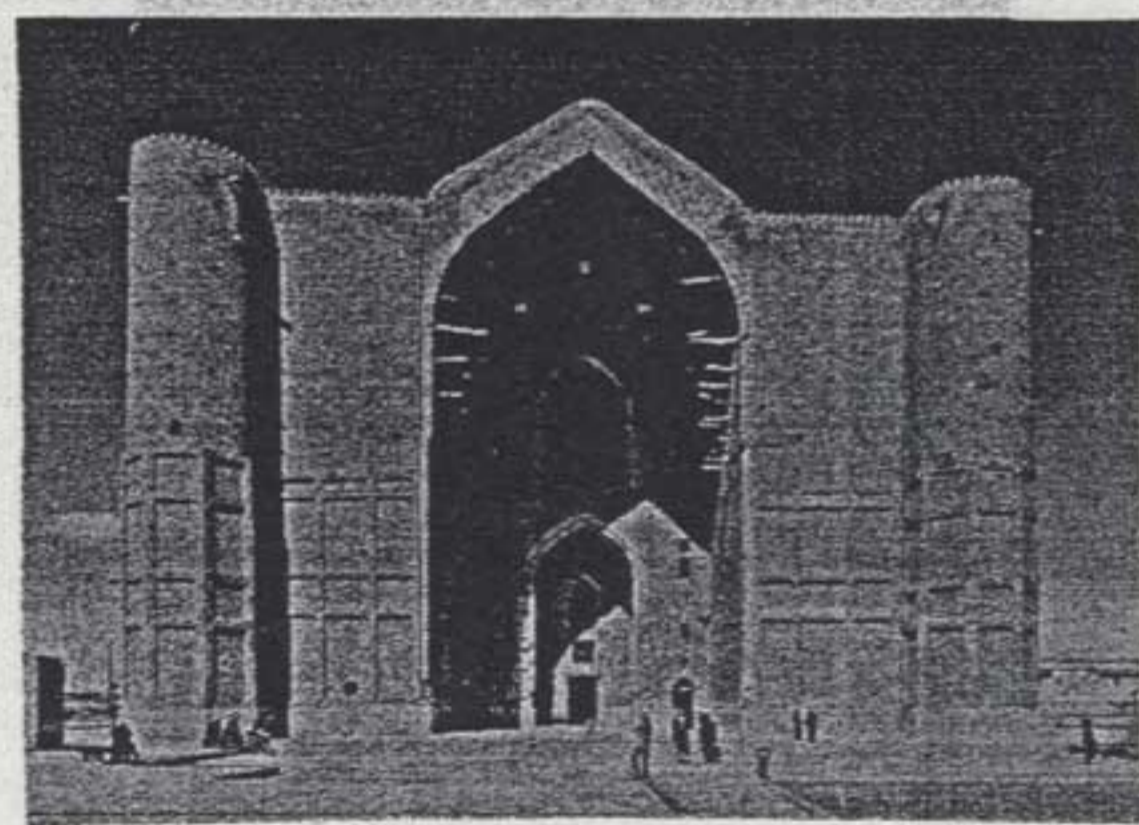
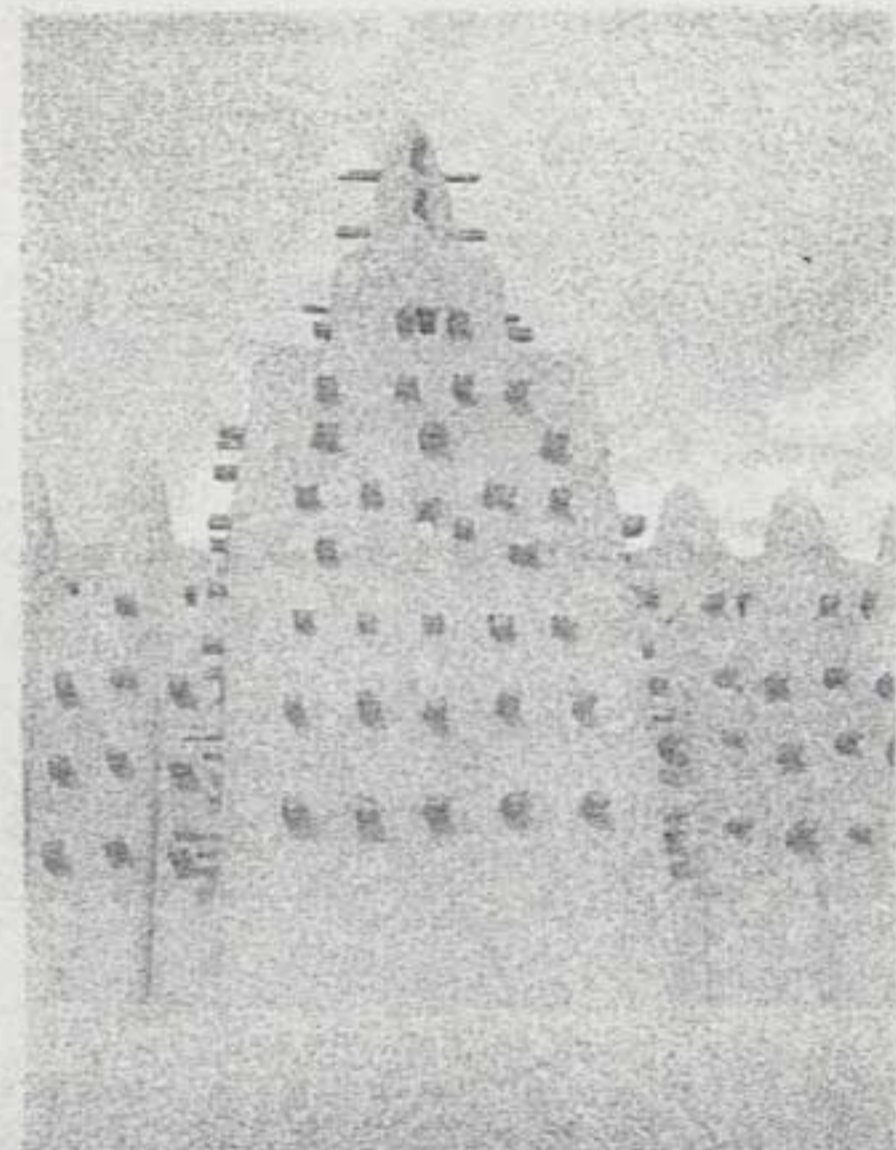
16 août Il était alors neuf heures du soir. Le ciel resplendissait de milliers d'étoiles que la faible densité de l'atmosphère, à cette altitude, rendait plus étincelantes encore. Le croissant de la lune se noyait à l'ouest dans les eaux de la mer. Soudain, du côté de la terre, un point noir apparut dans les brumes.

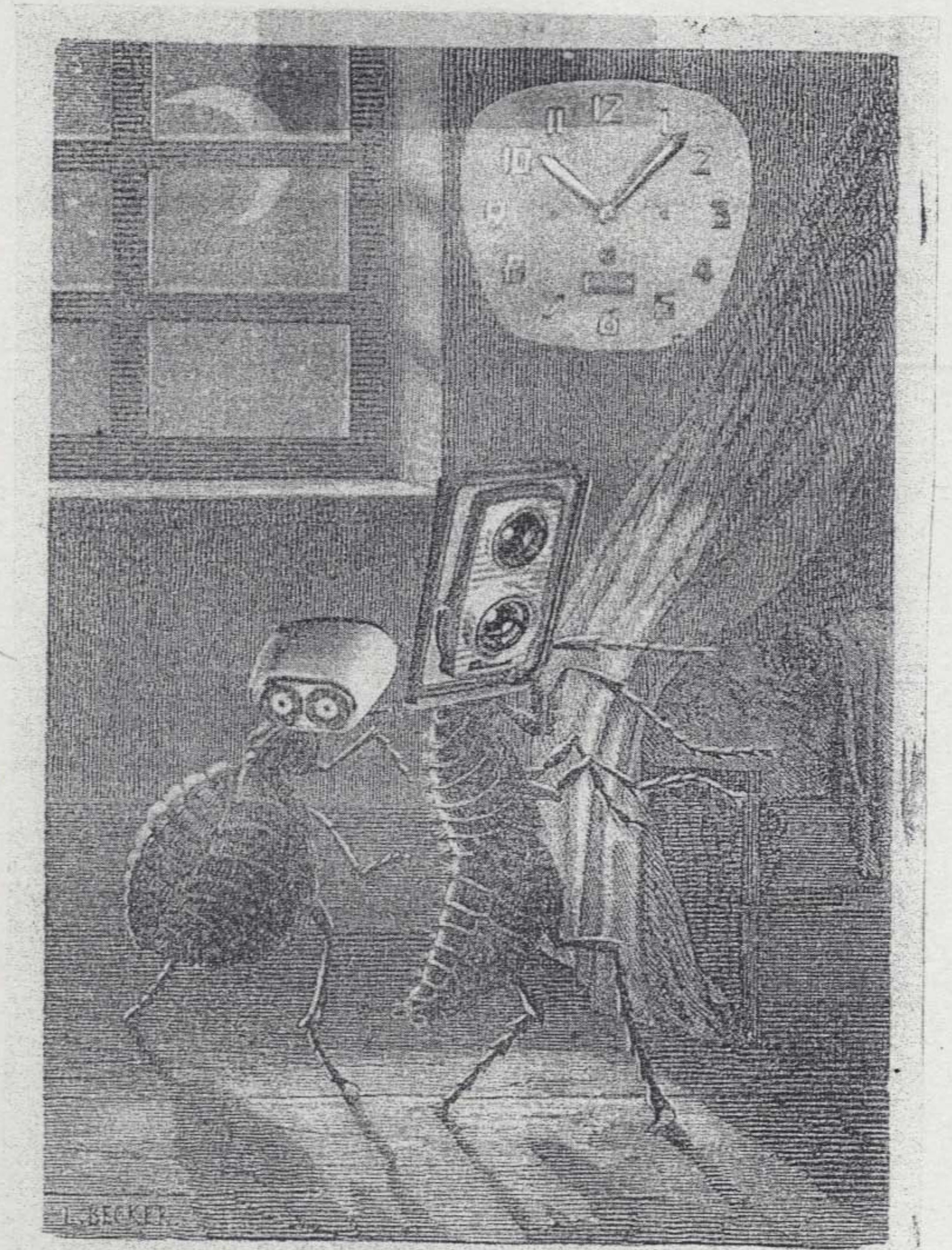
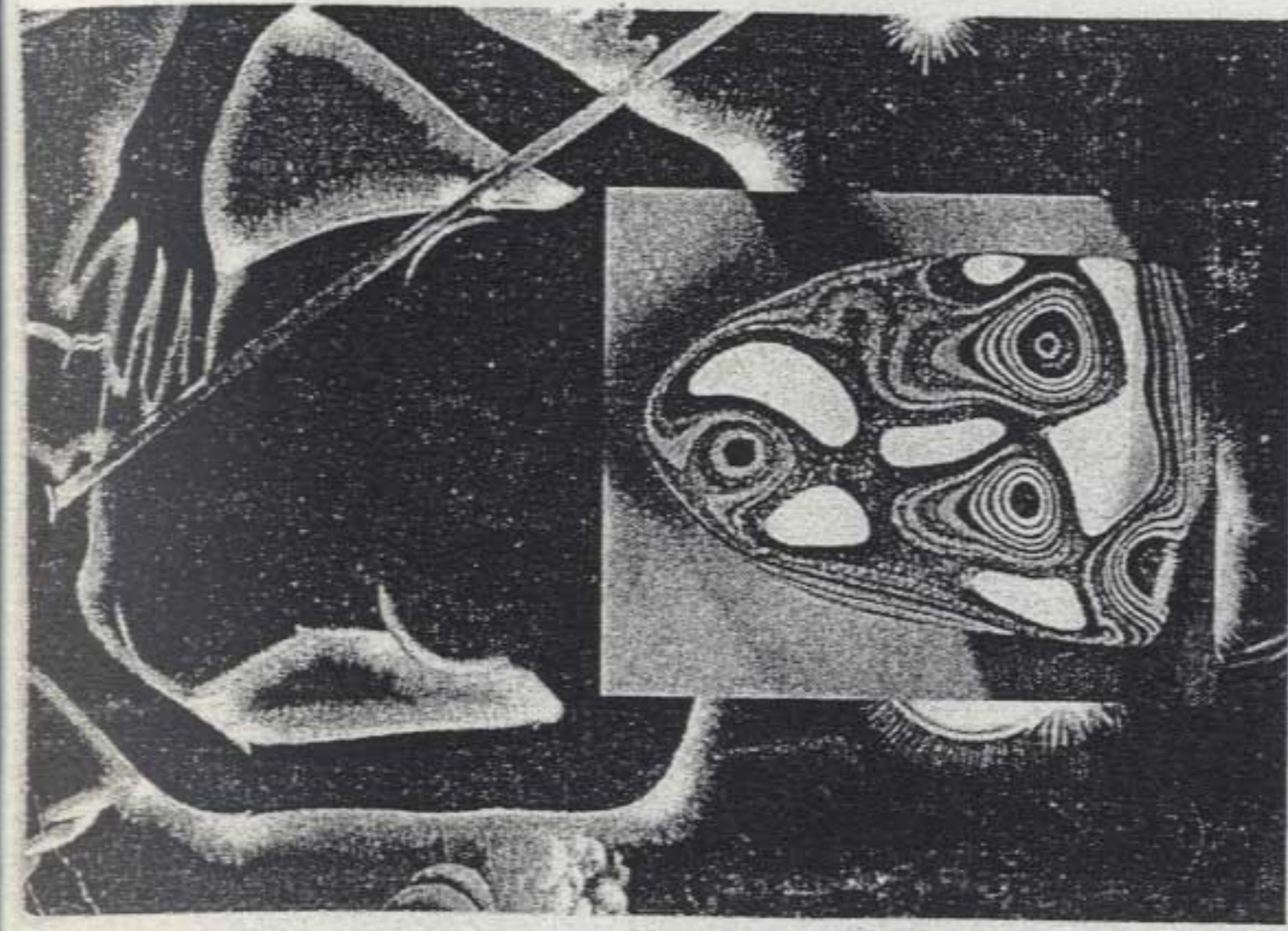
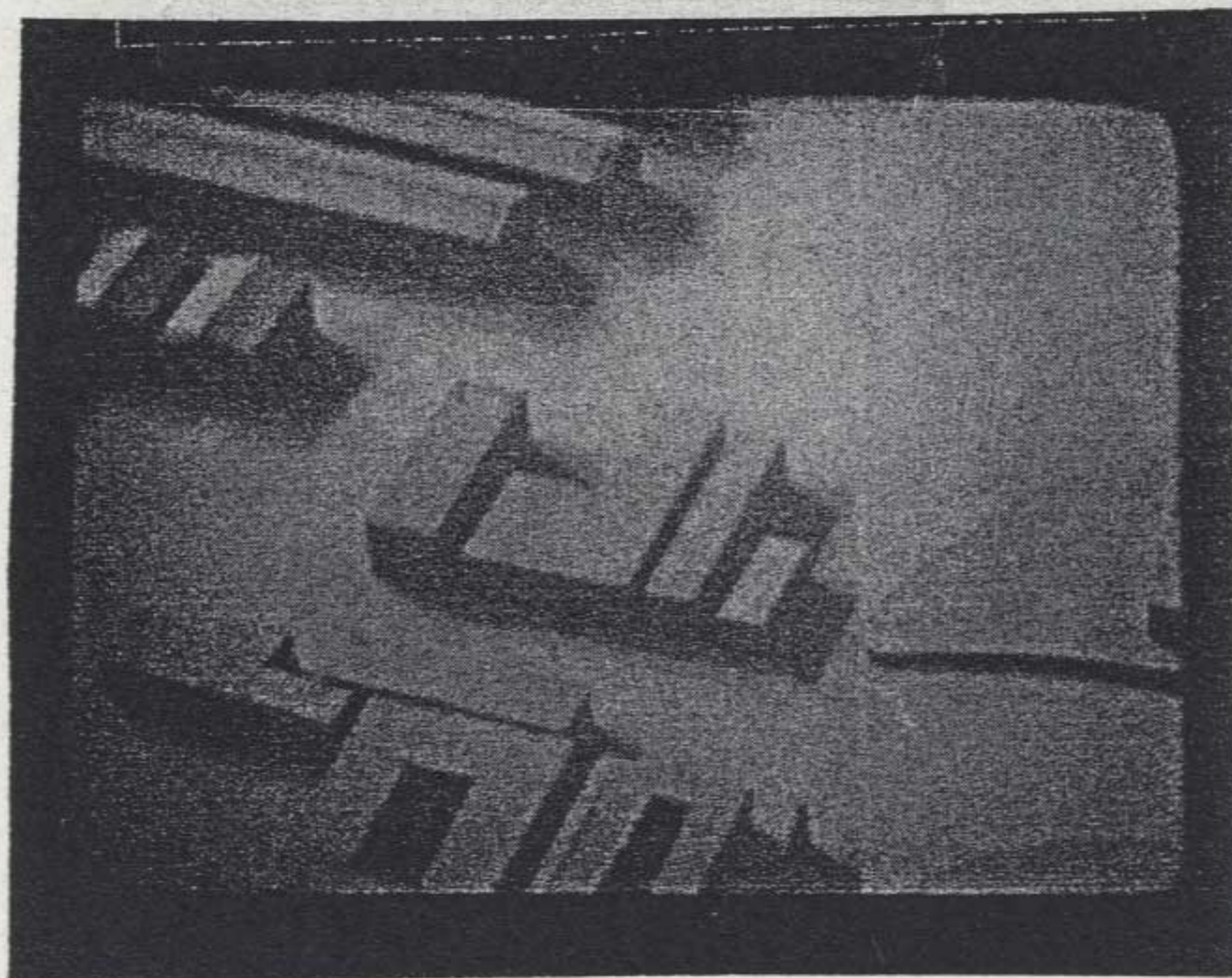
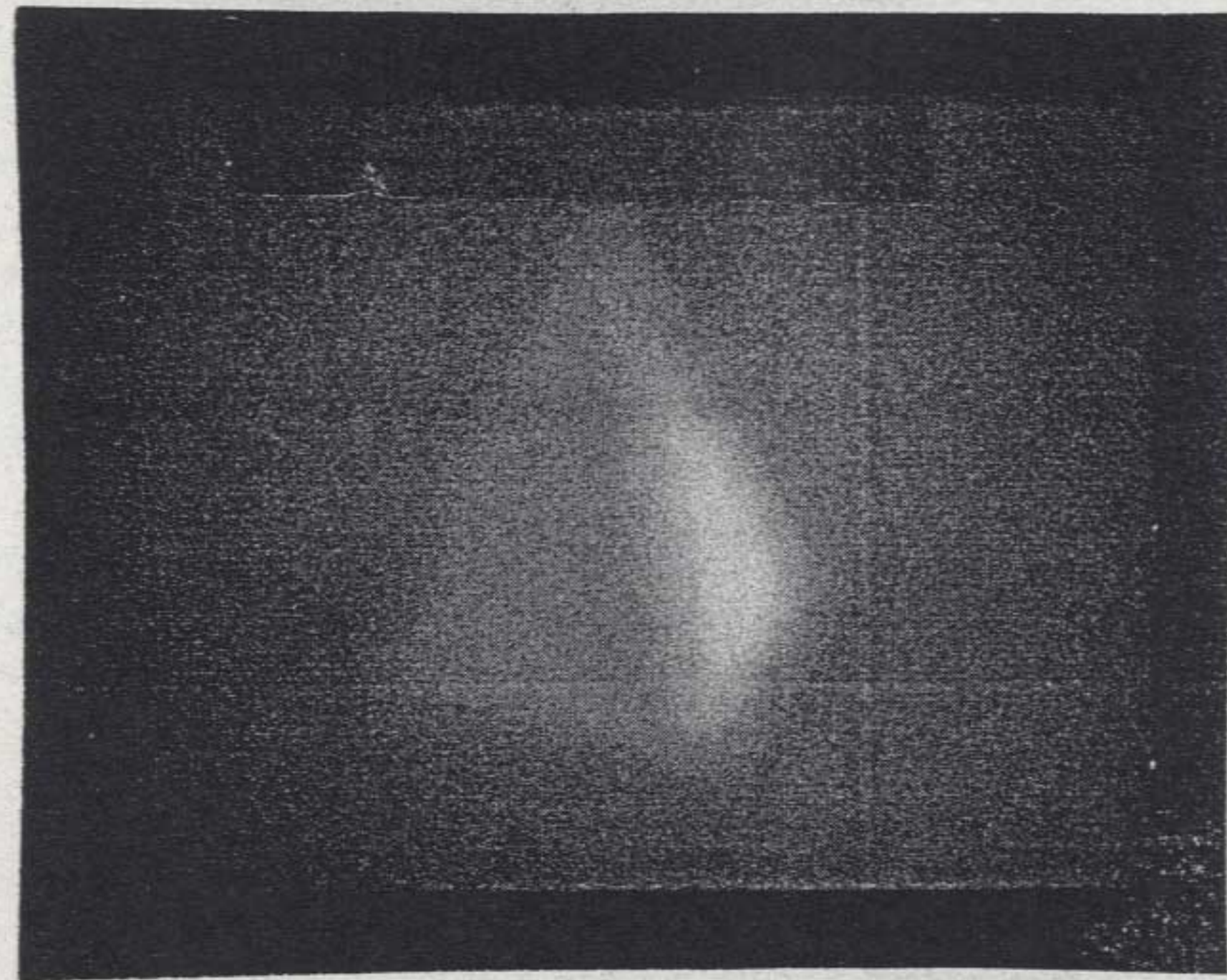
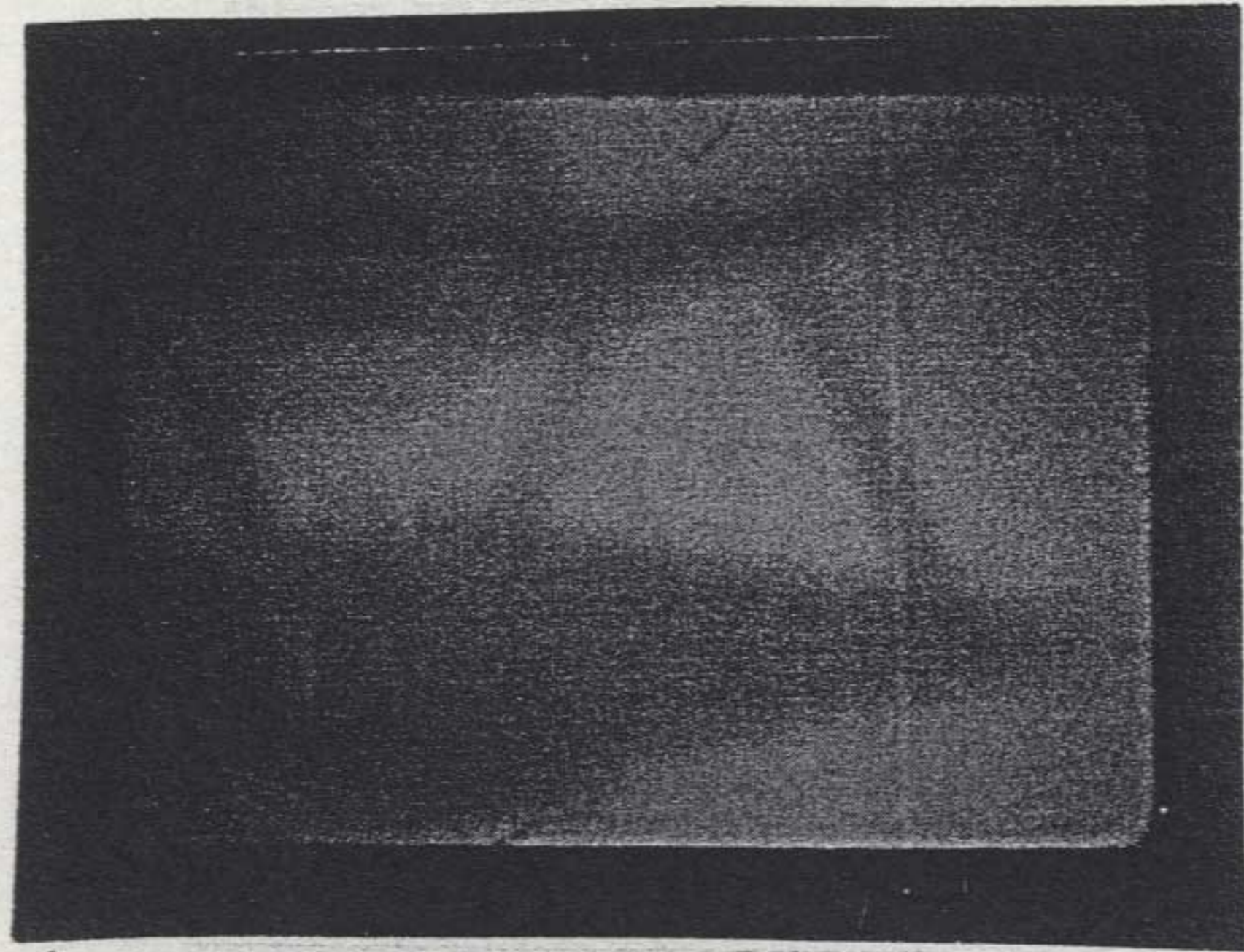
08 septembre On voyait qu'ils n'avaient été habitués à diviser le temps ni par heures, ni par jours, et que ces mots mêmes leur étaient inconnus. En outre, leurs yeux, accoutumés à la nuit, se faisaient difficilement à l'éclat des disques électriques ; mais dans l'obscurité, leurs regards possédaient une extraordinaire acuité, et leurs pupilles, largement dilatées, leur permettaient de voir au milieu des plus profondes ténèbres. Savaient-ils qu'il y eût un soleil et des étoiles, des villes et des campagnes, un univers dans lequel fourmillaient les mondes ?

01 octobre La nuit était magnifique. De la lune, à inonder de lumière toute la campagne. Réverbérée par le miroir de la rivière, elle rendait un peu mou le dessin des hauteurs à l'horizon du nord. Au loin, blanchissait quelque chose - une tache éclatante dans les basses brumes du fond. Je me précipitais vers la lueur suspecte...

16 décembre Je pensais seulement que les ténèbres sont belles aussi. Si l'on savait tout ce qu'y voient des yeux habitués à leur profondeur ! Il y a des ombres qui passent et qu'on aime à suivre dans leur vol !

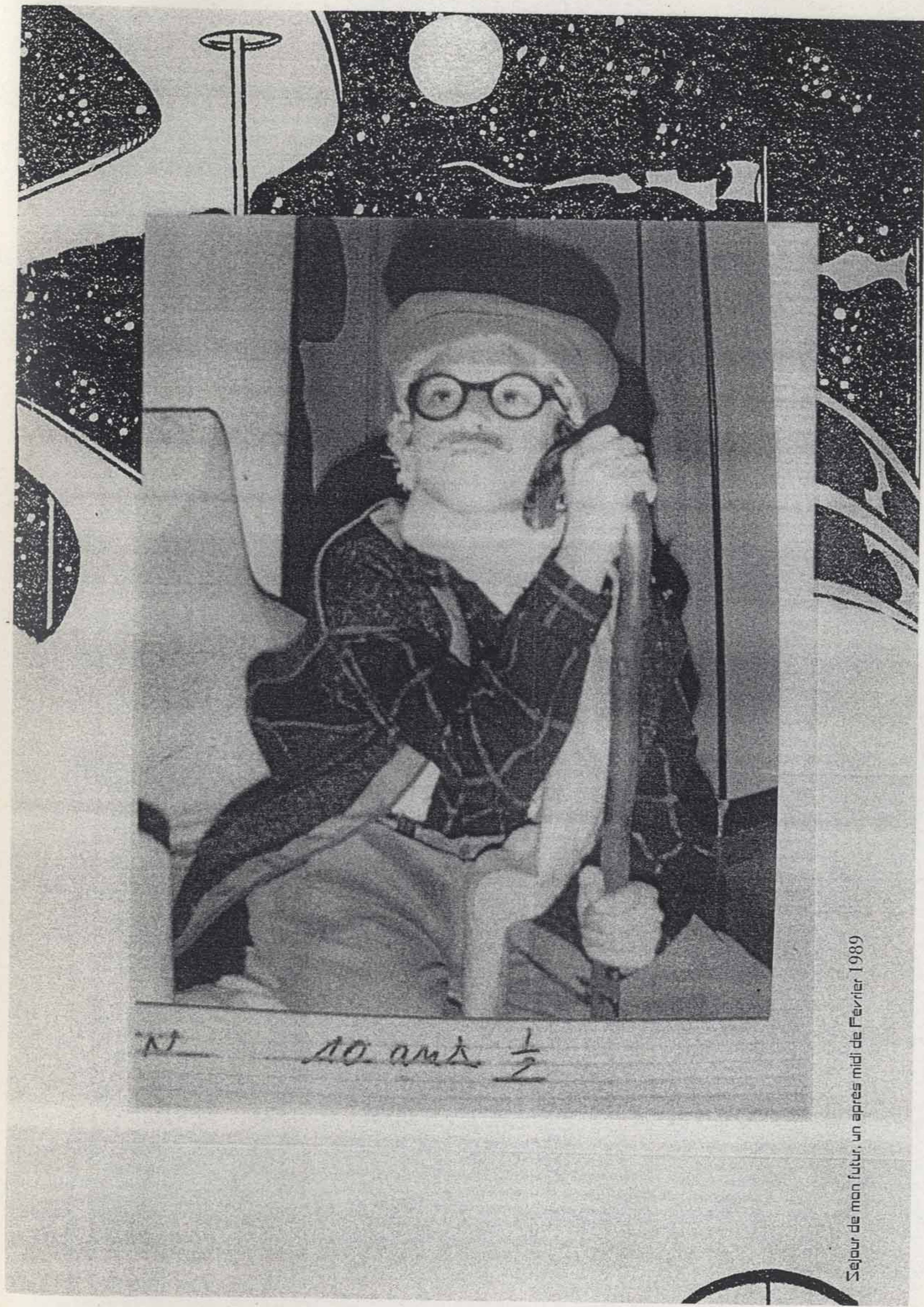
24 mars La nuit était très obscure. On ne pouvait me voir. Vers lune, je...







Photographies: Mami Simone



Séjour de mon futur, un après midi de Février 1989

Avertissement du traducteur communicatif pour la bonne compréhension du lecteur : je suis obligé d'utiliser un nombre de termes inintelligibles concernant des logiques de pensées pour nous archaïques : le temps et l'espace particulièrement (je passe outre les complications de l'amour, mon propos deviendrait illisible). Ces termes sont ceux trouvés dans les différents textes, manuscrits, traces numériques, datant de l'époque pré-salajienne, celle des hum-1. Ex : les hum-1 s'identifiaient à des sexes, Salaj est ainsi nommé « illelle » ou « elleil ».

Les embruns verts coloraient la face du monde non bordé. La terre enfin reconnue dans son statut de trou, de vide plutôt que de plein, tournait autour de cette machine que les hum-1 (peuple décadent du passé dont nous sommes issus) avalent dans leurs agonies fabriquées, une fois leur soleil déclinant et n'apportant plus l'énergie nécessaire.

Il avait fallu beaucoup de temps avant de se rendre compte de cette réalité intangible, la terre était un trou, une cavité, en creux. Des siècles d'obscurantisme où l'on imaginait la terre comme une sphère pleine. Nous savons désormais que nous ne peuplons que le vide et une fois cette découverte entérinée, nous avons pu rejoindre les rives du non-bord, nous acceptions la chute, non pas comme une attraction par la masse mais comme un mouvement indépendant, un geste pour le geste, une traversée du vide.

Pour cela il a fallu cesser d'être humain. Avant l'arrivée de Salaj, il y avait eu Galilée et l'humain pensait que la terre était ronde. Accrochée à la certitude de la vérité de la science ; l'humanité ne pouvait concevoir l'inverse de la rondeur : le vide. Certains en avaient eu l'intuition avec leurs surfaces sans bord, Möbius, Klein et d'obscures mystiques comme Kafka, Blake, ou d'autres qui chantaient déjà des fausses forêts. Mais ils étaient pris pour ce qu'ils étaient, des scientifiques, des peintres, des écrivains ou des musiciens.

Nous n'habitons pas encore les dômes géodésiques fabriqués des éléments éparses trouvés dans le réel, pour fabriquer du non-bord. C'était encore la bonne vieille science-à-papa, sûre d'elle-même et de son indéfectible, irrefutable rapport d'équivalence à la vérité. Insupportable de supporter le vide, la science-à-papa le remplissait de plein tout le temps. D'ailleurs même le temps était plein. Plein d'unités, comme la minute, la seconde et on s'enfonçait de plus en plus sans jamais accepter que tout était fait de rien : millisecondes, milliardième de secondes... Voilà c'est ça la science-à-papa : créer des unités, plein de Uns semblables.

Ils en avaient inventé un genre littéraire ne sachant pas que c'était dans ce genre là que se logeaient leurs rapports à la vérité : les sciences fictions. Ils ont tellement cru au plein, au Un, qu'ils ne se rendaient pas compte que leurs angoisses venaient de là et, pire, que cette angoisse c'était leur énergie.

Mais ils étaient accrochés à leurs certitudes, à leurs sciences, à serviles serviteur du Grand Un, qu'ils en ont créé une machine incroyable, celle du plein-tout-le-temps. Ils y localisaient leurs énergies, ils l'ont appelé ainsi (et c'est peut-être la chose la plus juste qu'ils aient faite) : la Grande Angoisse. C'est les bouts, le matériel disloqué de la machine qui fabriquent le composite des bords que nous peuplons. Puis il y a eu la grande épidémie, il y a toujours la grande épidémie.

Sur le site de Détroit-Plein :

Huit guerres nucléaires pour s'approprier du vide que les hum-1 du temps de jadis pensaient alors plein. Huit guerres, et à chaque fois l'humanité pensait qu'elle allait cesser les guerres parce que la terre et l'humanité elle-même ne supporteraient pas un conflit de plus. Ils ne voyaient pas que c'était l'inverse : les guerres régulaient l'humanité pour notre plus grand malheur. Elles l'avaient tellement régulée que beaucoup moururent, certains continuaient à vivre. Salaj faisait partie de ceux là. Comme bien des prophètes, avant la guerre c'était un musicien/poète, dealer aussi, tout du moins c'est ainsi

qu'elle jougait son entrée sociale au monde. A ce moment (c'est une notion, certes, obscure le moment mais pour les humains d'alors il s'agissait d'une découpe de ce qu'ils appelaient le temps, nous en voyons les traces dans l'utilisation des temps de conjugaisons dans ce texte), Salaj vivait dans une découpe du vide nommée par les hum-1 : Détroit-Plein. Un désert de métaux usés, à la couleur verte, la Grande Angoisse ne lui fournissait à peine l'énergie nécessaire à sa survie. Les bâtiments éventrés, ses habitants fonctionnaient évidemment en clans, chacun se revendiquant d'être la reproduction du Un. La ville (nom d'unité géographique du vide usé à l'époque) était couleur rouille et sombre, il n'y avait plus que la lumière rasante et des formes abruptes, cassantes qui sortaient de la terre en la trouant. Leurs routes étaient cassées. Salaj vivait là, illelle y avait peut-être trouvé là, les intuitions d'un vide de partout. Illelle avait de toute façon plus ou moins renoncé à toute identité. Illelle se trouvait d'ailleurs assez bête dans le monde d'alors, personne ne l'appelait, ou quand certains l'appelaient c'était Salaj-le-schizo ou Salaj-la-schize. Son corps était déglingué. Bien qu'elle soit préoccupé par ça comme une interrogation, comme une recherche épidermique et intime, Salaj ne comprenait pas l'obsession des humains à se frotter les uns aux autres. Les humains faisaient l'amour, les humains allaient prendre du plaisir à essayer de se comprendre les uns les autres, à essayer de se ressembler, alors que pour luielle c'était juste de l'angoisse et que l'angoisse illelle n'aimait pas du tout ça. Salaj-le-schizo mangeait quand illelle avait faim, pas comme les autres, c'est à dire pas en même temps que les autres. Illelle ne mangeait pas pour se remplir le vide du ventre. Dans Détroit, illelle ne fréquentait pas, même avant la guerre, les clubs, les bars, les endroits de spectacles, pour ainsi dire illelle ne fréquentait pas la ville et son univers quadrillé de lignes où les autres gens circulaient : les rues. Salaj éprouvait une terrible crainte que l'on comprendra très bien : les gens vivaient, travaillaient, faisaient l'amour, comme si le sol était courbe, mais courbe vers l'extérieur et qu'ils tenaient les pieds au sol par un lien obscur au centre de la terre, comme un fil de molécule invisible : les gravités. Fous d'hum-1. Salaj-le-schizo le savait bien et néanmoins s'inventait des espaces pour tout de même pouvoir avoir à faire aux autres, illelle aimait, illelle ne savait pas quoi mais ça le poussait. Elleil se fabriquait des fausses forêts, toujours un peu trop vertes, des faux chemins, toujours un peu trop sinueux, des fausses rivières, toujours un peu trop transparentes, du faux du faux du faux. Elleil essayait de reproduire maladroitement les fictions des hum-1. Mais Salaj-le-schizo savait une chose, elleil était multiple parce que illelle était du vide et c'est ainsi qu'elle tentait rejoindre les hum-1 dans leur angoisse. Salaj fixait ainsi les angles puissamment, pour faire abstraction du vide. Avant la guerre il fixait les étoiles, mais celles-ci mouraient petit à petit de la mort de la poésie. Salaj vivait encore plus intensément des troubles de la peau, illelle voulait la frotter aux peaux des autres hum-1 mais ceux-ci refusaient, lela prenaient pour un dingue, voire pire. Le rapport sexuel et ses habillements, les parades des uns et des autres étaient les choses qui le jetaient dans le plus grand désarroi. Il voyait du vide partout, du vide du vide du vide auquel illelle répondait par du faux du faux du faux. Ca lui arrivait pourtant d'effleurer des peaux, des sons, des odeurs et parfois ça lela jetait dans un grand désarroi : d'en vouloir plus. Arriva, alors, la grande épidémie, celle qui aujourd'hui et jusqu'à nouvel ordre nous touche tous. Salaj vit les symptômes très rapidement, il faut dire que l'épidémie se propageait si rapidement, de partout, sur toutes les fictions, sur tous les lacs, sur toutes les forêts, sur les toutes les villes. Salaj avait -au bout de tant d'efforts- réussi à se lier, dans ces lieux fictionnels, à rencontrer d'autres humains. Elleil s'était fabriqué un lieu pour vivre avec d'autres, et d'autres étaient là justement, dans la loge des gardiens de l'usine évidemment abandonnée avec ses carcasses d'ogive nucléaire, avec des murs assez troués pour que Salaj puisse y vivre sans angoisse. D'autres étaient là, parce que Salaj s'était inventé un travail, illelle donnait aux hum-1, contre un peu d'humanité, des produits illicites alors selon la loi du Grand Un. Salaj avait même réussi à tisser un lien assez fort, bien que peu éloquent, avec un hum-1.

Un peu différent des autres quand même, cet hum-1 aimait ces murs percés, aimait la musique et la poésie de Salaj, alors même que Salaj ne savait pas trop ce que voulait dire musique et poésie. Mais bon, ça luielle allait comme manière d'être épinglé parmi les hum-1. C'était moins angoissant que le mot Dealer par exemple. Ce mot désignait justement celles et ceux qui faisaient commerce de produits jugés illégaux par la loi du Grand Un. Il existait un animal, appelé alors la poule, celle-ci faisait des œufs pleins, ces œufs représentaient pour les hum-1, le grand-tout-parfait, la base, voire même pour les plus fous d'entre eux : l'origine. Certaines de ces poules vivaient peu loin de la loge des gardiens occupée par Salaj. Illelle essayait de s'en approcher mais toujours maladroitement, bien qu'elles fussent de taille absolument petite, elles attaquaient Salaj. Salaj était terrorisé-e des poules. Comme si celles-ci pouvaient se faire démasquer par Salaj-la-schize. Dans ses activités fictionnelles de Dealer, illelle avait réussi à se procurer un flingue, plus exactement une carabine. Cet objet dénotait avec les autres aventures fictionnelles de Salaj et surtout avec ce qu'elle était réellement, mais ça lui avait tout de même servi pour trouer le trop plein-tout quand l'angoisse était trop forte (avec les poules par exemple).

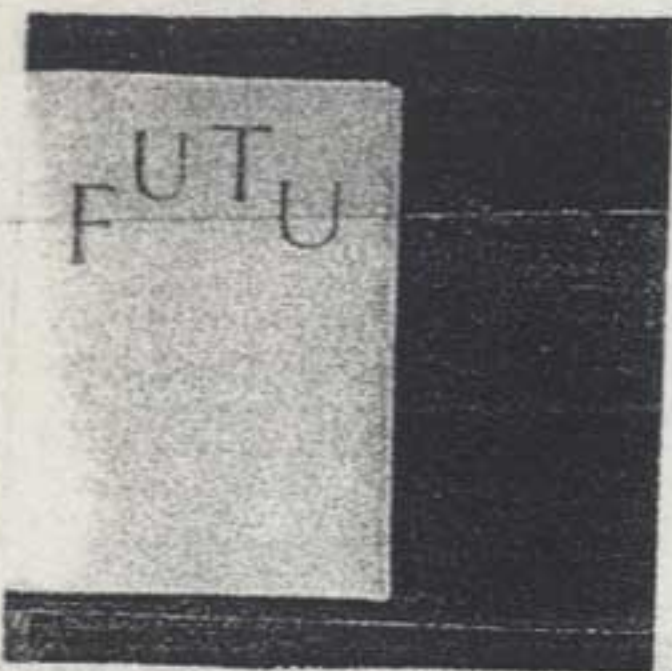
Peut-être était illelle le premier (si nous considérons alors les critères de chronologie de ces temps obscurs) à combattre obstinément l'angoisse en cherchant le vide quand tous cherchaient à l'étouffer par du plein. Il faudrait, là, que le lecteur puisse s'imaginer que les humains d'alors imaginaient la terre ronde. Il faut imaginer que la terre tournait sur elle-même autour de leur étoile qu'ils appelaient soleil (et après tout pourquoi pas), qui tournait au centre d'un système, tournant autour d'un autre système, la galaxie, dans un espace plein, où il y avait des centres et des bords. Il faut imaginer qu'ils imaginaient que même ce qui ne pouvait avoir de nom en avait un : l'infini. Impossible d'imaginer en dehors de l'espace et du temps. Ce qui n'existait pas dans leur représentation était PLEIN DE RIEN. Ils n'arrivaient pas à en finir avec l'image d'un Un. Impossible pour eux de se figurer une terre en creux, une terre vide. Quand nous allons aujourd'hui si facilement, en un effort minimal, de ce qu'était alors Détroit-Plein à Paris-Plein, eux mettaient des heures, parce qu'ils devaient faire le tour du globe qu'était la terre pour eux.

Et c'est là que l'épidémie rongea la terre !

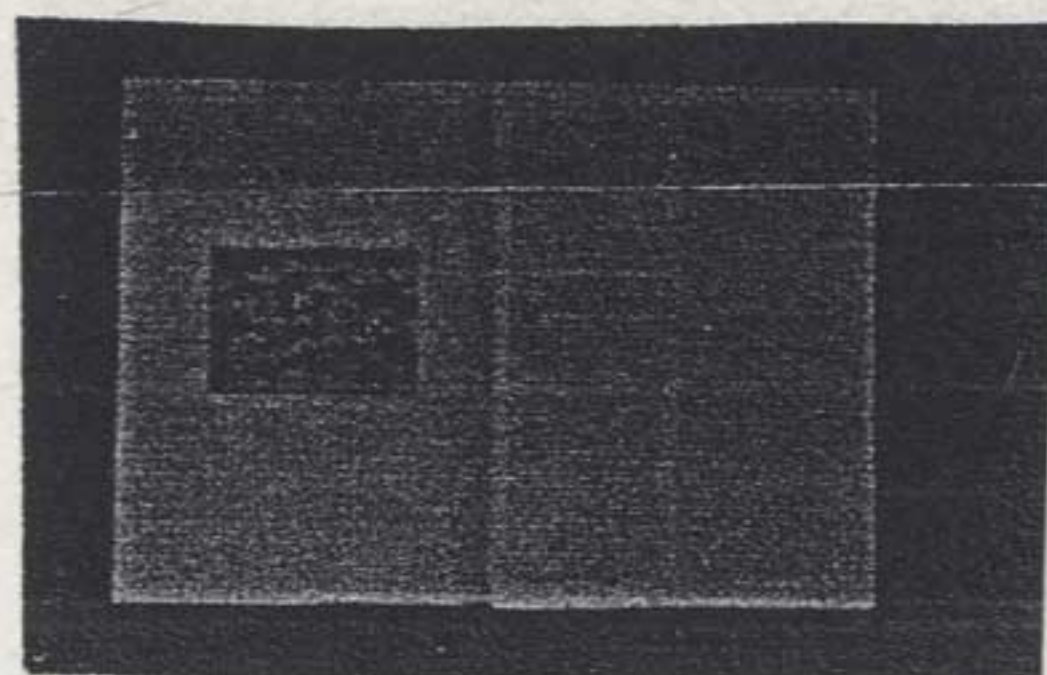
Salaj-le-schizo mangeait quand les pieds de la table faits de bidons usés, devinrent gris, se morcelèrent, s'effritèrent avant de s'effondrer, puis la terre, le sol, le plafond, les trous même devinrent grisâtres. On entendait des cris dehors. Des cris qui eux-même se figèrent de ce gris. Tout cela alla si vite, ils coururent tant qu'ils pouvaient, tout devenait gris, durcissait puis s'émiettait, tout s'effondrait, hum-1 comme choses. Salaj eut recours à son imagination pour créer de nouveaux mondes fictionnels à l'aide d'images pleines et fortes pour s'enfuir et faire enfuir son ami hum-1. Illelle sollicita les arbres, les forêts vertes, les animaux obscurs et son esprit se focalisait particulièrement sur une maison en campagne où une fois, bien avant guerre illelle connut le bonheur, le temps de ce qui n'était alors qu'un instant. Les paysages défilaient et s'émiettaient, ils avaient beau fuir par les mers, par les montagnes, le gris tournant au marron était de partout. Le grand tout était dévasté, tout s'effiloçait sous leurs pas. Il a fallu le peu de calme que laissa la maison, le tout petit peu de calme pour que Salaj se rendit à l'évidence : le vide était là partout et plus Salaj essayerait de le fuir plus le vide serait là. Il était l'épidémie ! Le vide était là partout, en chaque cellule atomique, même dans la plus petite mesure que les hum-1 pouvaient avoir trouvé, comme dans la plus grande, le vide était là.

Salaj-la-schize cessa sa course, car plus il imaginait, plus illelle tentait de trouver du plein, plus illelle trouvait le vide. Le monde était déjà trop là, trop plein. C'est à partir de l'épidémie que nous avons cessé de croire au plein-tout. La plupart ne le savait pas. Peu ne le savaient pas encore. Trop peu qui s'en allèrent sur cette face irradiée du trou-monde, à tenter de faire tenir un non-bord où les embruns sont verts, ce que les hum-1 avait imaginé comme le futur sans l'air. LE FUTU.

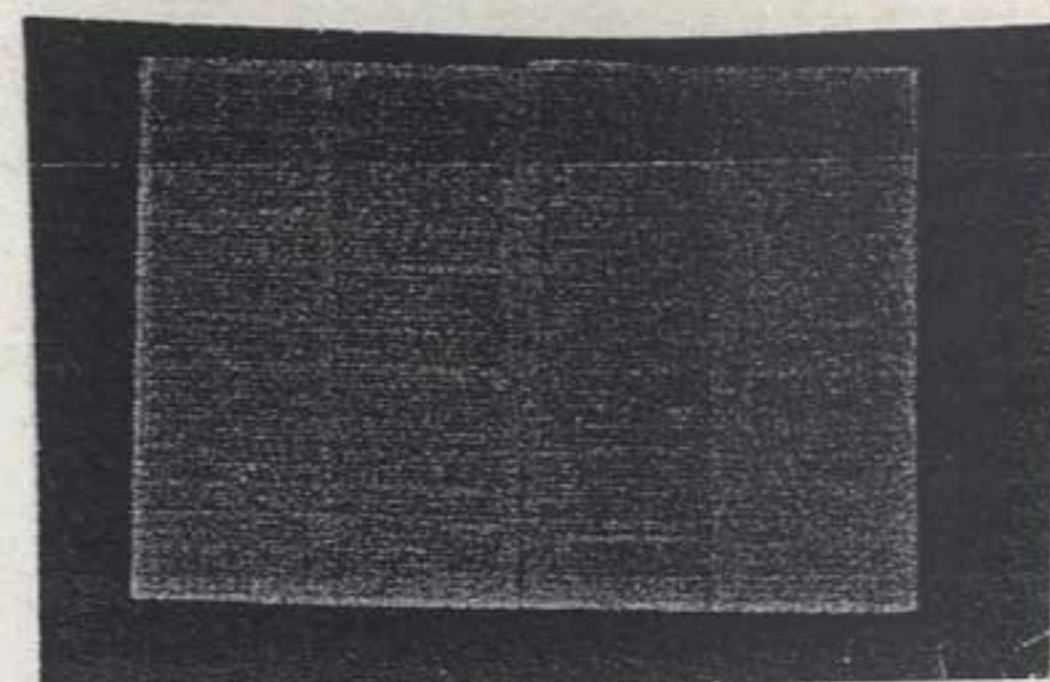




futu 1
janvier 2061
Étirage
Ed. Les Presses du Dinner
contact futu :
as.delachapelle@gmail.com

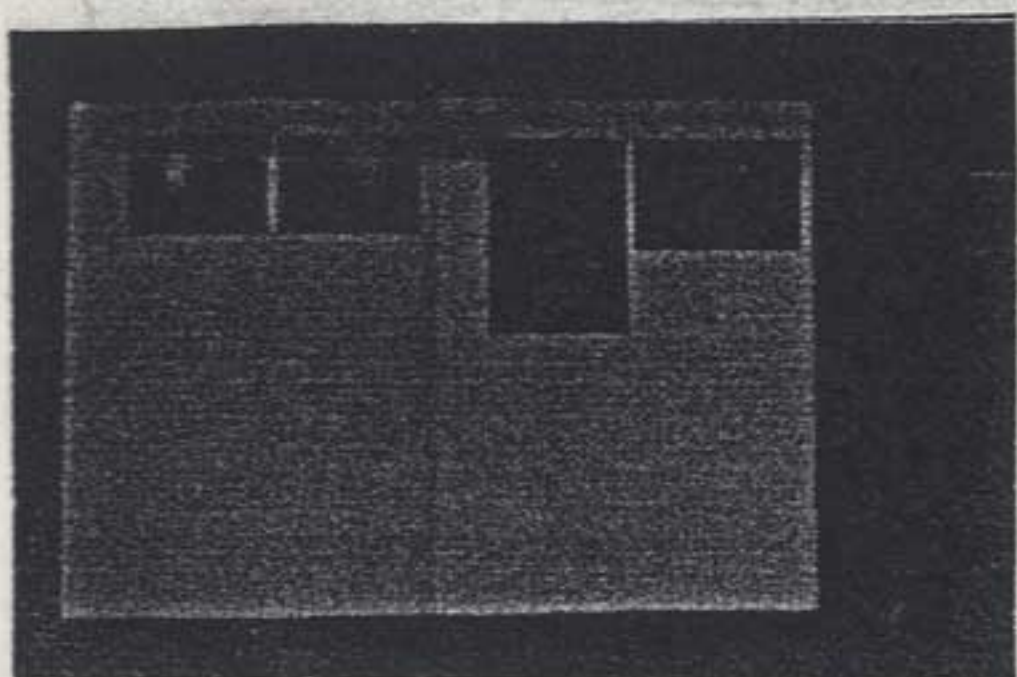


Adel Ghezal
World Palace
Pierre Ryga

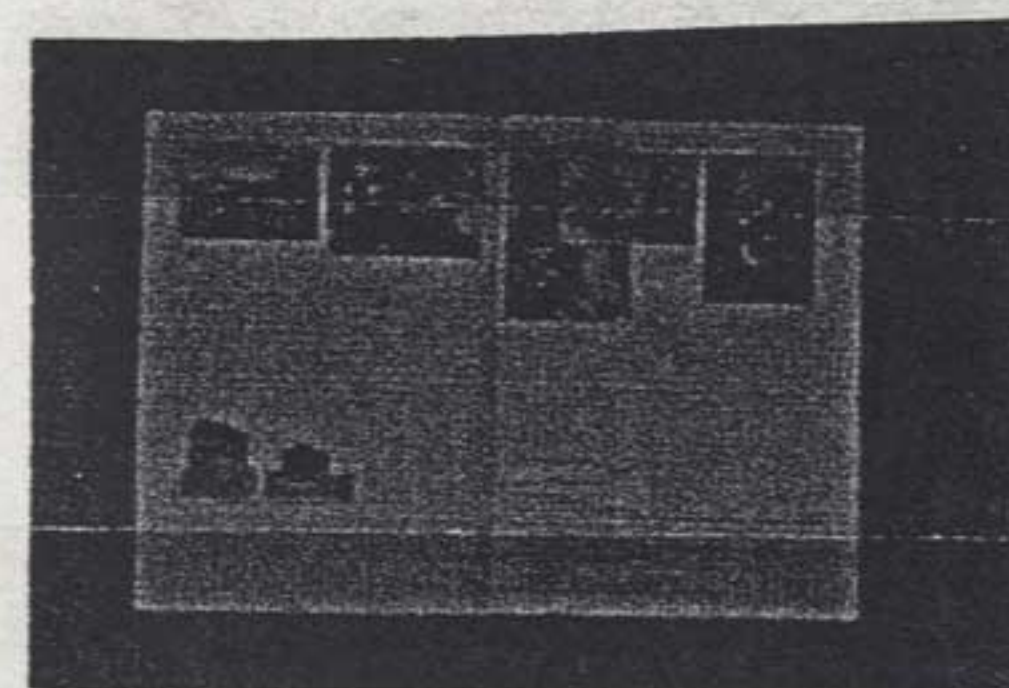


World Palace
Pierre Ryga
World Palace
Pierre Ryga

FU est en Ganeau, dessiné par Sandrine Nugue
TU est en Optima, dessiné par Hermann Zapf

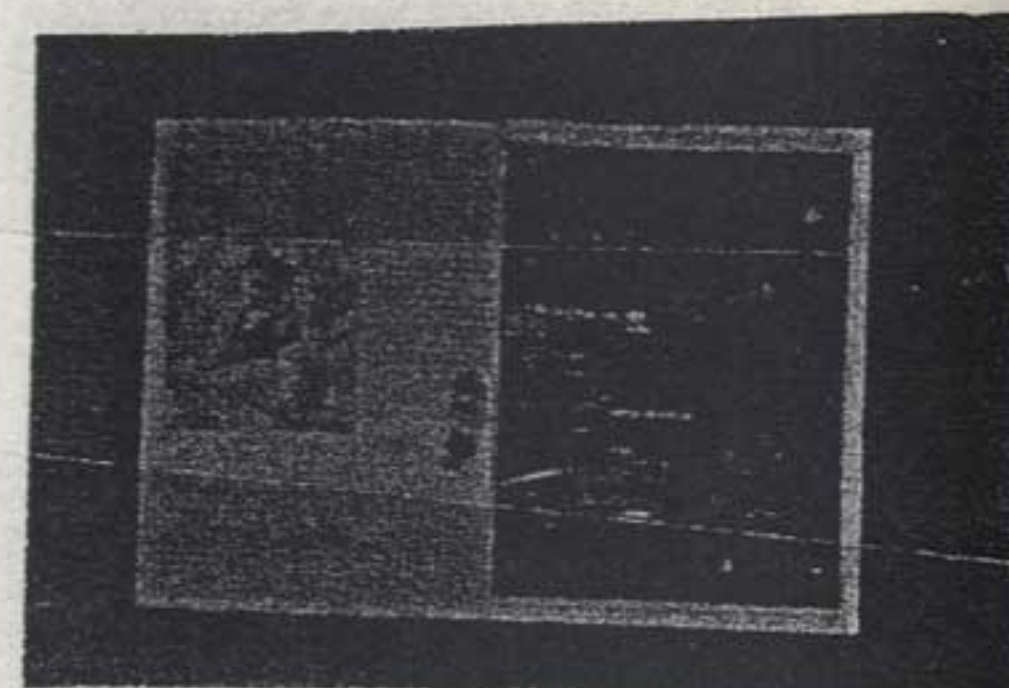


Jo l'indien
Jo l'indien

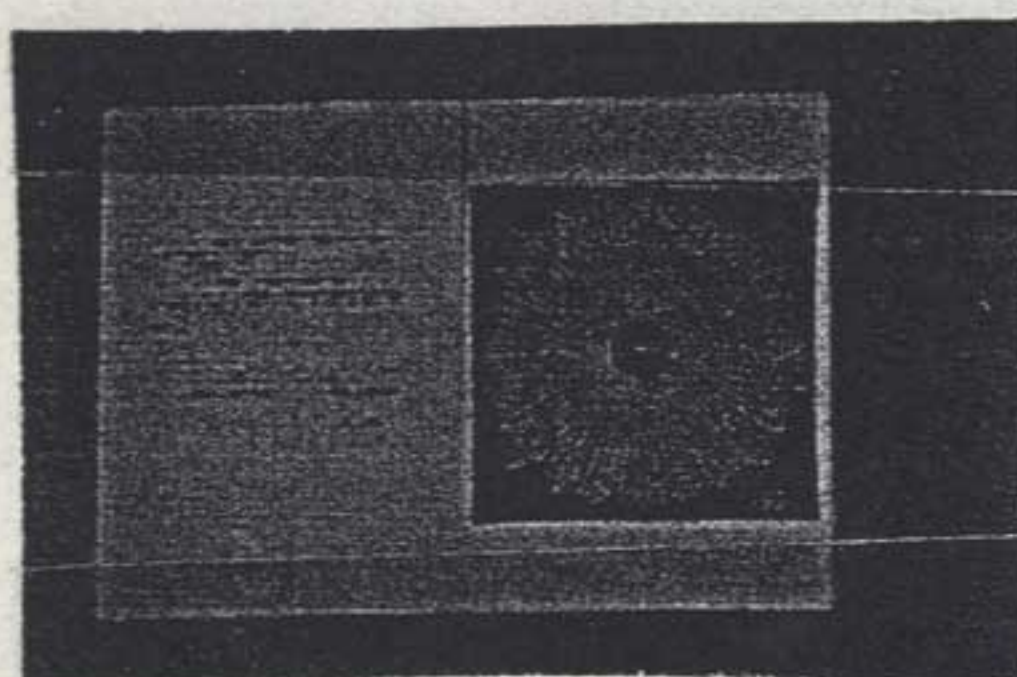


haut
Jo l'indien
bas
vues d'architecture I

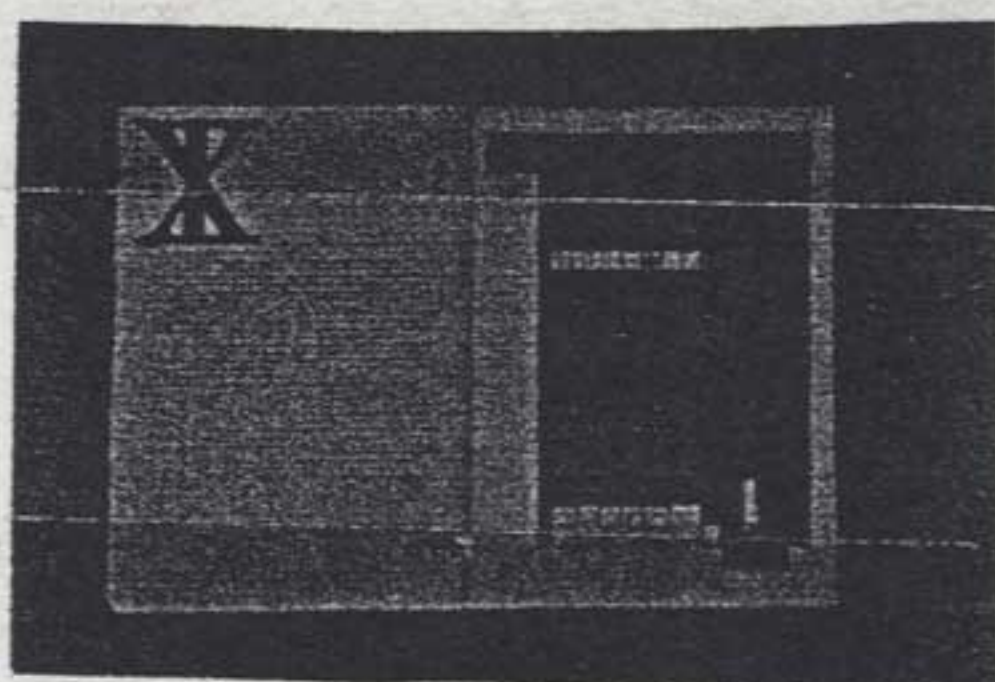
haut
Jo l'indien
bas
extrait descriptif
de La Culture
(Cycle de la Culture,
par Iain M. Banks)



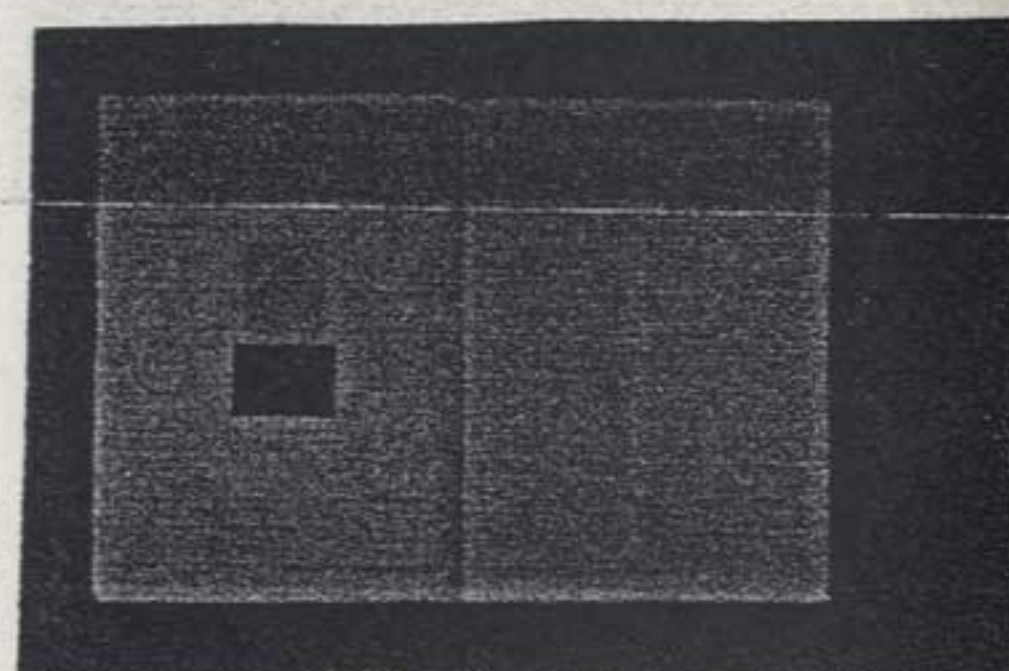
Marie Lechner
starship size
comparison chart
compilé par
Dirk Loechel



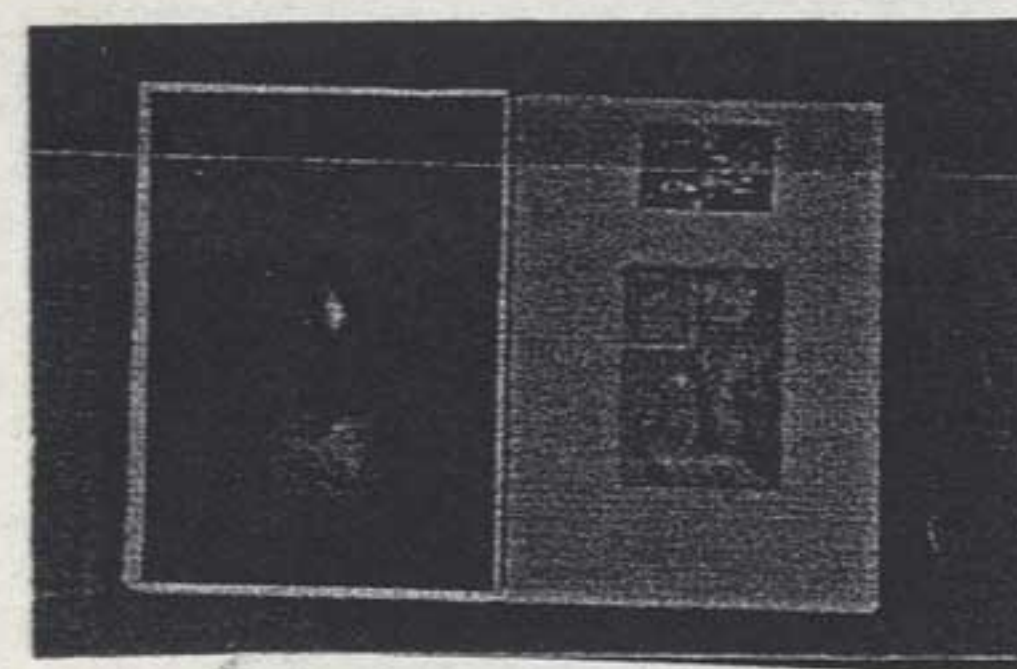
Madeleine Aktypi
diagramme de Gann
par William Delbert Gann
(1878-1955)



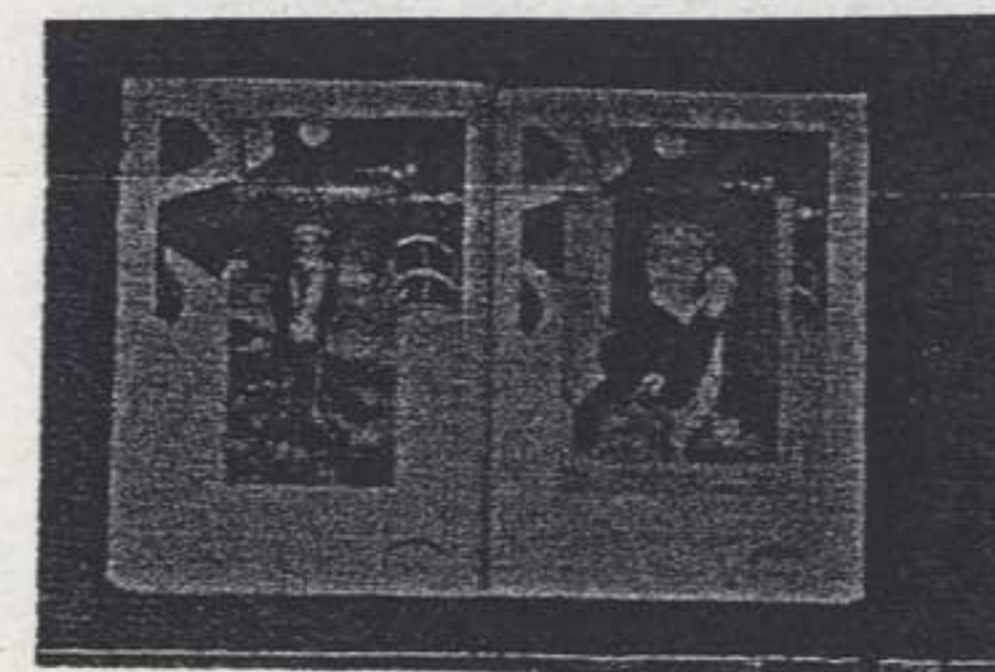
projet ADM XI
par le collectif RYBN
texte de présentation
de Inke Arns pour
le Jeu de Paume



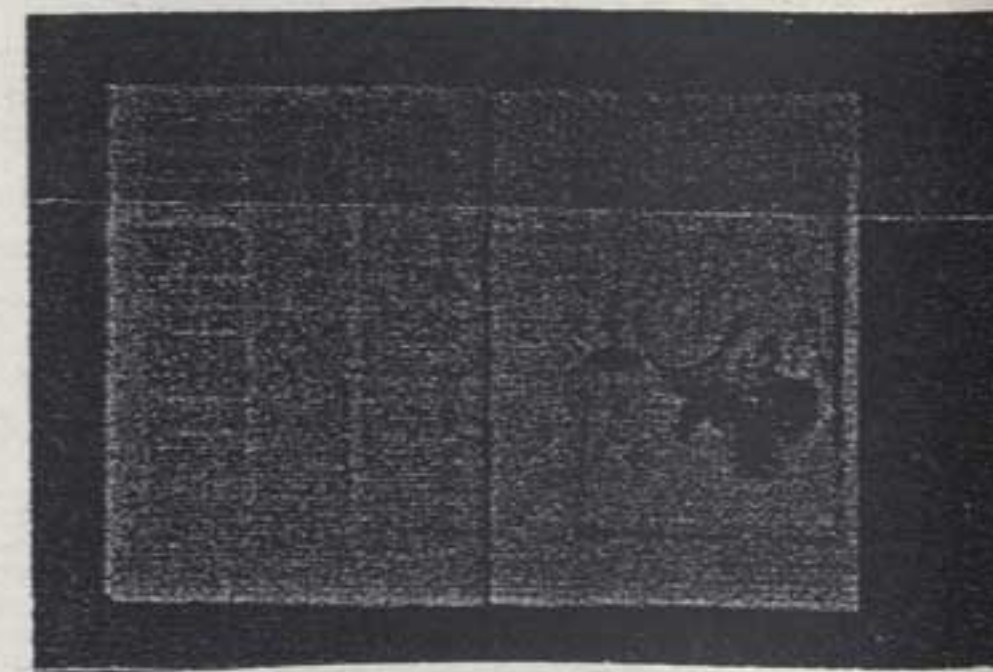
vues d'architecture II
Paul Sztulman
(texte initialement
publié dans la
Bibliothèque des
Fragments du projet
Séances -2012-
de Boris Achour)



Astrid de la Chapelle
haut
Jo l'indien
centre
Hippolyte Hentgen



Julien Tiberi
Julien Tiberi



Clément Marmoz
Vincent Israël-Jost